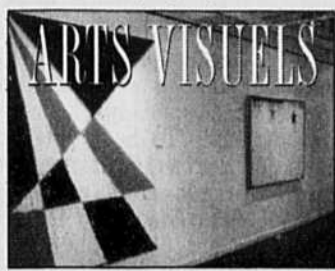


CAHIER
DLettres québécoises Page D 3
Essais québécois Page D 4
Romans américains Page D 5Serge Lemoyne Page D 6
Formes Page D 8

ENTREVUE

Mon frère, mon ennemi

ISTVAN ARRIVE
PAR LE TRAIN DU SOIR
Anne-Marie Garat
Le Seuil, coll. «Fiction & Cie»
Paris, 1999, 202 pages

ROBERT CHARTRAND

L'œuvre romanesque d'Anne-Marie Garat, qui est également professeur de cinéma et de photographie, est d'une écriture très variée, riche de détails en apparence anodins qui deviennent autant d'énigmes. Ce qui n'empêche la récurrence de certains thèmes, de grandes questions actuelles où se débattent ses personnages, dont les plus importants sont presque toujours des hommes.

«Pour moi, c'est l'étrangeté la plus grande, de me trouver dans le corps et dans l'imaginaire de ce que je ne connais pas. Ce déplacement vers des personnages masculins me permet d'être ailleurs, et d'échapper à l'écriture féminine — dont l'avènement a été nécessaire, je n'en disconviens pas — mais où je craindrais de tomber dans le déballage subjectif, sentimental.»

Dans son plus récent roman, le personnage principal, Joseph, est un généticien qui, pendant un week-end, va recevoir la visite d'Istvan, un ami de longue date qui vit à Budapest. La situation n'a rien que de banal pour Joseph qui, comme tout bon scientifique, se targue de poser un regard objectif sur les êtres et sur les événements. Mais sa belle assurance s'effrite peu à peu à mesure que lui échappent mille petits riens. Ce roman, comme *Aden*, prix Femina de 1992, est traversé par une question qu'Anne-Marie Garat formule ainsi: «Qu'est-ce qu'on voit vraiment du monde qui nous entoure et qu'est-ce qu'on en apprend? Il doit bien y avoir un autre moyen que l'observation prétendument objective pour arriver à l'invisible du monde et des êtres.»

Joseph est un «regardeur», un voyeur même. Or, lorsqu'il regarde le sexe d'Odile, sa femme, il est ébranlé: il se rend compte qu'il ne peut à la fois y être et le voir, le ressentir et le comprendre. C'est l'un ou l'autre. Il éprouve alors cette vieille angoisse des hommes qui constatent, souvent tard, que le regard n'est pas une possession.

«Effectivement, il est devant le sexe des femmes comme devant le continent ignoré, impossible à connaître. Cela dit, Joseph aime Odile, lui et elle ont quelque chose à faire ensemble, et qui est passionné. Je les ai voulus ainsi parce que je suis fatiguée de ces romans qui nous redissent à satiété qu'il n'y a plus d'amour.»

Mais Joseph a beau regarder autour de lui, il ne voit rien, tout au long du roman, même pas ce voisin mort et qui git depuis plusieurs jours dans sa cour. «Il semble qu'il ne faille pas qu'il le voie, parce que cette scène évoque une autre, très ancienne, un instant de sa mémoire: celle de son père mort sur une plage.»

Pendant ce week-end où Istvan rend visite à Joseph, les femmes sont absentes de leurs vies. Christine, l'épouse d'Istvan, est demeurée à Budapest; Odile est en voyage. Restent ces deux hommes, amis de longue date qui constatent qu'en fin de compte, ils ne savent rien l'un de l'autre. «L'amitié entre hommes, c'est une autre question que je me pose. Entre ces deux personnages, il y a toute une part opaque, secrète, qui n'est peut-être rien du tout, au fond. Mais pourquoi cette enquête faussement policière où Joseph s'acharne à découvrir qui est vraiment Istvan en l'épiaillant, en lui fouillant les poches? Il se pose des questions sur l'autre, dont la réponse ne vient jamais. Comment atteindre l'intime de son ami, le superlatif du dedans, cette part secrète qui est peut-être la plus désirable?»

Par ailleurs, Joseph se voit lui-même en grand ordonnateur des événements; il se croit responsable de tout ce qui arrive à ses proches. Curieux homme... «Lorsqu'il était enfant, il a voulu la mort de son père et le départ de la mère. Il s'approprie ces deux événements tragiques, car c'est un crime de vouloir les choses. Ce sentiment de pouvoir absolu sur le monde et, en même temps, de culpabilité est-il proprement masculin? En tous cas, si ce n'est pas un facteur d'impuissance, ça ne peut être qu'une source de très grande angoisse de s'en charger ainsi.»

VOIR PAGE D 2: GARAT

LIVRES

Vent de folies

Voyage en Paquebot

SYLVAIN CORMIER

Clic. Yeux grands ouverts. Des trente sous. C'est fou comme le désir d'acheter réveille l'homme. Quelle heure? 5h33. Parfait. Rien que trois minutes de retard. Coup d'œil dehors: chic alors, mon vieux Milou, le soleil pointe. Va faire beau, la chasse au trésor aura bel et bien lieu. Hop, hop, l'escalier dévalé, le déjeuner avalé, la façade ravalée. Comme d'habitude, sang et tripes, les journaux ne sont pas arrivés. Saletés de camelots paresseux de mes deux. Il va encore falloir que j'aille acheter la *Gazette* au coin. Faudra penser à faire annuler l'abonnement du samedi. Deux fois la *Gazette*, ça pèse.

Bon, allons, dépêchons, Robin Fusée, c'est le temps de partir à l'aventure. Checklist, frère Tuck? (Il n'y a pas de frère Tuck: j'incarne tous les personnages fictifs de cette histoire vraie.) Cartes routières? OK. Provisions? OK. Chapeau? OK. Guides de prix? OK. *Les Cornichons* de Nino Ferrer? OK. Train d'atterrissage? Sorti. Full throttle up, c'est parti mon kiki. Il peut se passer n'importe quoi dans les prochaines minutes.

Le type qui a un jour décidé du format des grands quotidiens n'a sûrement jamais eu à ouvrir la section «Classified» de la *Gazette* dans une Pontiac Sunfire 1997. Et surtout pas quand le véhicule est en marche. Bon, on va où? Pour trouver les bonnes annonces, je vau tous les radars AWACS de l'Air Force. Ah! voilà. Estate sale. Westminster, coin Guelph, dans Côte-Saint-Luc. Crotte, il y a un appartement. Je déteste les ventes de succession où l'on vide des appartements. Il y a invariablement eu tri préalable, entre la maison des vieux et l'appart de la veuve. N'empêche, la description est trop alléchante: «Antiques and collectables, 1000's of knick-knacks, 8h30-12.» En roulant à Mach 3, j'y suis à 7h15. Juste à temps pour avoir une heure et quart d'avance.

Évidemment, ILS sont déjà là. Les Trois Grasses, la pomponnée à Beehive, le juif à calotte et à cellulaire, tous les autres. Ne dorment-ils donc jamais, ces chacals, ces charognards, ces pilliers de tombes? Je suis forcément le seul pur collectionneur parmi cette engeance d'antiquaires et de sous-fifres d'antiquaires. Ils me trouvent d'ailleurs bien bizarre.

— Tu ne revends rien? Viens-pas nous dire que c'est pour ton plaisir que tu te lèves le samedi matin avant les autres animaux?

— Eh ben oui. C'est pour moi.

VOIR PAGE D 2: VOYAGE EN PAQUEBOT

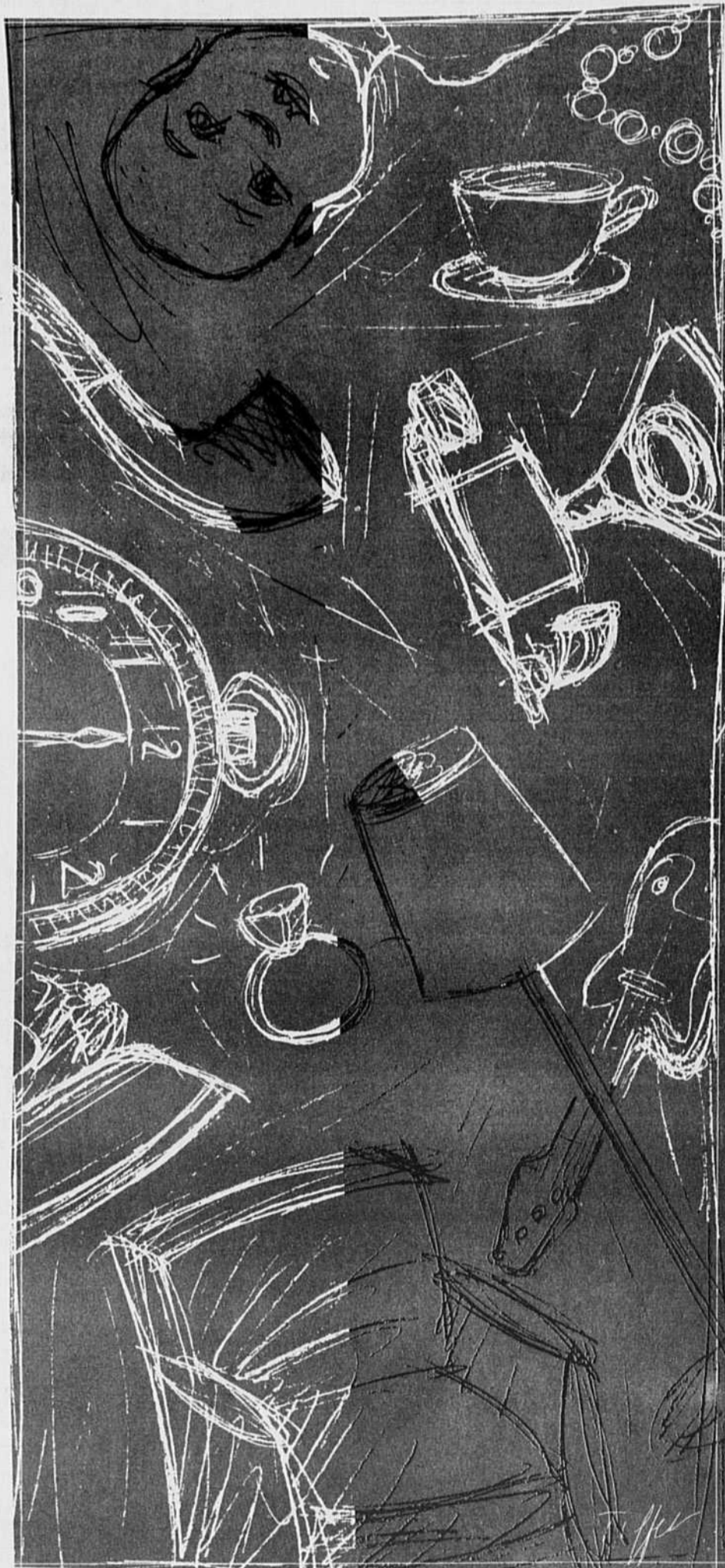


ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR



Sylvain Cormier tient la chronique des variétés au *Devoir*. Choix de deuxième ronde au repêchage de 1990, il œuvre d'abord au défunt *Continuum*, dans la ligue junior AAA du journalisme étudiant. Il considère la fonction critique avec un grain de sel (pas trop gros, vu l'hypertension qui le guette), préférant partager son plaisir, qui est double: joie de la musique et bonheur de l'écriture. Quand il n'écoute pas les Beatles ou Dick Rivers, c'est un bon compagnon. Ce texte, première tentative du genre, est moins une fiction qu'un récit librement enjolivé.

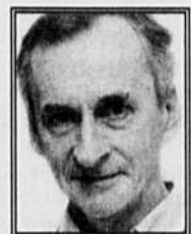
LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Une apocalypse moderne

LUC ARCHAMBAULT
La Communion des morts
Les Intouchables, Montréal
1998, 247 pages

Vous vous souvenez peut-être de cette expérience de psychologie qui avait fait un certain bruit: sous prétexte de mesurer la capacité de mémorisation ou de concentration d'un individu sous la douleur, un sujet est attaché à un fauteuil, des électrodes collées sur différentes parties de son corps; il doit répéter dans l'ordre diverses séries de mots; chaque fois qu'il se trompe, un volontaire expérimentateur lui envoie des décharges électriques de plus en plus fortes, jusqu'à une dose mortelle s'il le veut; le sujet, se tordant sous l'effet de la douleur, répond de plus en plus mal; l'expérimentateur, obéissant aveuglément aux consignes, finit par l'électrocuter. Or, les victimes mimaient la douleur, et il n'y avait pas de décharges électriques: les vrais sujets de l'expérience étaient en fait les volontaires dont il s'agissait d'évaluer le degré de soumission à une autorité qu'ils croyaient compétente: la plupart d'entre eux devenaient des meurtriers dociles.



Robert Chartrand

C'est cette expérience que subit, avec le même succès, un des deux personnages principaux de *La Communion des morts*. L'univers imaginé par Luc Archambault, mélange de George Orwell et d'Agota Kristof, est un monde glauque, un pays imaginaire où, par la suppression des individualités et la répression des sentiments, on tente d'instaurer le règne de la pensée unique.

L'histoire d'une dictature
Le gouvernement de ce régime de terreur s'appelle le Directoire. S'agit-il d'une allusion au régime ayant marqué la fin de la Révolution française et qui a précédé le coup d'État de Bonaparte? Quoi qu'il en soit, le pays du roman, comme la France de l'époque, est en guerre contre un voisin, conjoncture utile pour les dirigeants soucieux d'entretenir l'unité patriotique. Le régime qui s'installe doit donc se protéger à la fois contre une agression extérieure et toutes les formes de dissidence interne.

La Communion des morts est l'histoire d'une dictature étatique qui s'installe dans l'humanité, et dont les personnages principaux sont les membres d'une même famille. Père

— c'est uniquement ainsi qu'il est désigné — est un des piliers du régime; ce ministre de la Culture et de l'Intérieur — le jumelage des deux fonctions n'est pas innocent en l'occurrence — a épousé, sans doute par calcul, une femme de la classe aisée. Le couple a deux fils: ce sont les personnages principaux qui se partagent pour l'essentiel la narration du récit.

Pierre, l'aîné, a rompu avec sa famille. Il végète dans un minuscule appartement. Il passe son temps à dormir et à lire les livres que le Régime tolère encore avant l'autodafé final et qu'il emprunte à grands frais.

Jean, apparemment plus soumis, a renoncé à la peinture pour devenir médecin dans l'espoir de plaire à un père dont il ne se sent pas aimé.

Lun et l'autre se retrouvent ainsi au service du Régime, l'un par conformisme, l'autre par défi suicidaire, ce qui ne les empêche pas de jouer parfaitement le rôle qu'on attend d'eux. Ils y mettent même du zèle au point de devenir des modèles pour les autres.

Jean, après avoir électrocuté à mort un camarade sans s'en émouvoir — les décharges électriques, dans le roman, sont «réelles» —, est chargé du tri des prisonniers dans un camp dit «de désinfection», tout à fait semblable aux camps de la mort nazis, chambres à gaz et fours crématoires y compris. Seule touche de modernisme: un système informatique, par ailleurs défaillant. Jean élimine au jugé les vieux, les handicapés, ceux qui lui paraissent tarés ou malingres; les autres, physiquement utiles, seront rééduqués.

Pendant ce temps, Pierre, qui affirme ne pas croire à l'âme et pour qui «seule la matière existe», se porte volontaire pour aller se battre au front. Avant son départ, il étrangle son chat (!) et épouse par convenance Marie-Hélène, jeune fille idéaliste s'étant entichée de lui. Pierre se révèle vite un parfait soldat; il court au devant du danger et défie la mort, il tue les ennemis avec un acharnement qui fait l'admiration de ses supérieurs.

Les deux frères relatent leur expérience respective de l'enfer. Ils deviennent des champions du Régime,

de véritables prosélytes du système de terreur, même si on devine leurs réticences, qui se manifestent par des nausées occasionnelles. C'est une véritable religion qui se met en place, et elle exige la foi et l'adhésion aveugles de tous. Or cette religion, «païenne», comme la qualifie Marie-Hélène dans les lettres qu'elle envoie à Pierre, cette religion qui conditionne les individus à obéir aveuglément aux gourous, on se serait attendu à la voir ridiculisée ou dénoncée de quelque manière, d'autant que Luc Archambault, précisément, étudie la théologie à l'université d'Heidelberg, laquelle est depuis plusieurs siècles un des foyers intellectuels du protestantisme.

Il n'en est rien. Nous sommes en pleine soupe mystico-religieuse: dans la foulée d'allusions métaphoriques à la mythologie germanique, les partisans sont décrits comme des «apôtres de l'Ordre»; les effroyables cruautés des soldats sont des «liturgies»; Pierre offre «une sanglante libation à Hadès»; Jean parle de la «pâque diabolique» du Père; Marie-Hélène ira même jusqu'à écrire dans une de ses lettres: «Pierre Pierre pourquoi m'as-tu abandonnée...» Pierre et Jean sont manifestement les avatars modernes des apôtres du même nom.

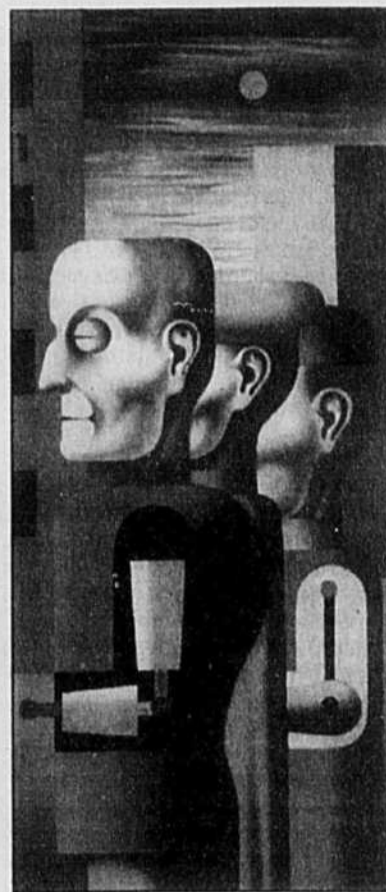
Et voilà que soudain, ces deux hommes, jeunes et violents, sortent des ténèbres du Mal. La lumière se fait en eux, affirment-ils. Jean renonce à l'alcool et aux antidépresseurs qui lui permettaient de poursuivre son infâme travail; il retrouve la foi et s'assigne désormais la mission de porter témoignage de ce qu'il a vu au camp. Pierre, de son côté, découvre la spiritualité. Mais — et c'est ce qui fait l'inquiétante singularité du roman d'Archambault — aucun

des deux ne renie ses actions passées. Il s'agirait plutôt de reconnaître la nécessité de toutes les horreurs auxquelles ils ont participé. Pompeusement, Jean affirme ainsi qu'il doit s'immerger «dans la puissance de l'affect inhérent aux réalités de cet infâme Régime.»

Pour les personnages de *La Communion des morts*, «Il faut savoir accepter l'Inhumain, l'Innommable, afin de l'éteindre un jour». La violence, la terreur, la barbarie, qui iront encore en s'aggravant s'il faut en croire la prophétie d'un «thérapeute», sont des maux nécessaires pour qu'advienne

La Communion des Morts

Luc Archambault



LES INTOUCHABLES

«Temps nouveau»: ils sont partie intégrante de la loi que le Père transmet aux fils, y compris le meurtre, ritualisé, commandé par celui-ci.

Le roman d'Archambault est apocalyptique au sens le plus profond. Quoique moins énigmatique que l'Apocalypse de Saint-Jean, il en reprend certains propos, notamment celui de la victoire de Dieu sur terre, qui ne peut advenir que par la souffrance et la mort. Avec un titre qui évoque le dogme de la communion des saints, ce roman chrétien, où la violence est justifiée par la croyance en sa nécessité, n'offre pas de lecture de la folie ambiante, mais plutôt une interprétation idéologique, proprement luthérienne: seule la foi peut sauver les hommes, quoi qu'ils fassent.

Ce récit, insolite dans la produc-

tion littéraire courante, lourd, massif comme un sermon de *preacher* exalté, est essentiellement une affaire d'hommes, comme de bien entendu. Les femmes, ici, sont confinées aux rôles que leur assignent tant de religions: soit compagnes éplorées de l'homme, rêveuses ou neurasthéniques, ou, comme dans le bordel du camp, instruments dociles pour assouvir les bas instincts des mâles. Pour nous, lecteurs, il est regrettable que les deux frères héroïques, ces bras armés d'un dieu de colère dont ils préparent la venue, n'aient pas cru bon d'imiter l'écriture de Marie-Hélène dans ses lettres, où son désarroi s'épanche en longues coulées sans ponctuation dont le lyrisme contraste heureusement avec leur grandiloquence sentencieuse.

rchartrand@videotron.ca

Ce récit, insolite dans la production littéraire courante, lourd, massif comme un sermon de *preacher* exalté, est essentiellement une affaire d'hommes

POÉSIE

La promesse incessante des débuts

RETIRONS DE PROSE

J. F. Dowd
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»,
Montréal, 1999, 87 pages

LA VILLE BLEUE

Claire Rochon
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»,
Montréal, 1999, 67 pages

DAVID CANTIN

Consacrée à l'émergence des voix nouvelles, la collection «Initiale» du Noroît n'a pas toujours reçu l'attention qu'elle méritait. Pourtant, ce lieu a su prendre certains risques afin de promouvoir une relève aussi hétéroclite que justifiée. Il suffit de lire les œuvres de Nicole Richard, de Martine Audet, de Bertrand Laverdure ou de Martin Thibault, parmi d'autres, pour s'en convaincre. Grâce à une conception graphique plus attrayante, ce lieu poursuit désormais sa trajectoire vers la poésie d'aujourd'hui et de demain.

Voici donc l'occasion de redécouvrir cette collection grâce à deux auteurs pratiquement inconnus: J. F. Dowd et Claire Rochon. Deux approches différentes, réunies sous le signe de l'exigence créatrice d'un départ.

De manière curieuse, *Retirons de prose* de J. F. Dowd est un recueil indéfinissable. Aussi particulier que pouvaient l'être *L'Extase fabuleuse* de Marc Gariépy, *Opéra* de Bernard Gilbert et *L'Ambition du vide* de Patrick Lafontaine. À l'instar des titres antérieurs, ce livre s'annonce comme une des surprises les plus agréables de la saison. Il étonne par la distance qu'il maintient par rapport à la poésie ou, mieux, à sa conception un peu trop rigide.

Se jouer des genres

Ainsi, il ignore les contraintes qu'imposent les genres. Tel un père, on peut citer cet aphorisme de l'auteur afin de saisir l'approche que soulève ce projet aussi dense que fascinant. «Comme les dents du peigne arrêtaient la laine, l'esprit un peu va-

quant ne retient que des brins de prose.» Divisé en quatre brèves sections, ce recueil n'a d'autre but que de faire entendre «l'écho d'un amour venu sans apprêts, parti sans malice, ombre portante et passagère». On suit ces «petites pièces de prose» comme une ouverture sur les régions et les sens de la mémoire. Chaque page constitue un tableau affectif de ce qui nous encercle, nous retient dans ce monde. À partir d'observations minutieuses du paysage et de la nature, une complexité tisse les déplacements de l'écoute poétique. Le souvenir engendre ce pas qui le fait naître. Une errance dévoile cette vérité qui se cache entre les ombres d'une émotion: «[...] le froid de l'éclair de côté et d'autre de la tour. Hierondelles à l'étrénoit soudain. À croire que le bruit monte de l'escalier, au cœur des poutres. Arbres inégaux, attachants, eux aussi. Qui voudrait leur faire outrage, mépriser leur condition? Au matin cependant on règle le cas de la haie, comme on ferme les yeux du mort.»

Une vérité intérieure

Retirons de prose de J. F. Dowd impose une curieuse lecture du visible qui ne cesse de dérouter. On entre dans cette forêt de mots sans trop savoir ce qui nous attend. Puis, peu à peu, un geste patient s'impose devant cette «naissance aux quatre coins de l'horizon».

La Ville bleue de Claire Rochon possède aussi de grandes qualités. À la fois elliptique et précise, cette écriture retranscrit la plainte annonciatrice du monde, d'un passé encore présent dans les contrastes des villes blanches. Tout comme la rumeur ancienne qui l'anime, ce recueil s'ouvre sur les zones d'une passion sans frontières. On entre dans un périple de l'absence, où la vérité intérieure guide l'instinct «au hasard du danger».

Ces poèmes font appel au dépouillement et au dialogue qu'exige la douleur des souvenirs. On pourrait même parler d'un livre des repères, car les courtes proses de Rochon ne cherchent pas à répondre

aux dilemmes existentiels. Ils tentent plutôt d'assimiler une origine commune du destin, face au temps qui passe sans prévenir. Rien ne tarde à rompre le silence que l'on accueille, dans le désir solitaire des chambres: «Elle me dirait, je sais. Je sais que je m'empêtre de manières de voix anciennes. Qu'après les modernes, il faut griffonner à même le cœur. J'entends rouler son rire au pied de mes réserves. J'entends mes mains qui filent en silence le long de vieux poèmes, où d'autres ont dit mieux que moi ne pas savoir, vivre ici. Je les entends pourtant, vivre là. Avant les livres, les mains collées aux parois dans les grottes: rouge sang, bleu, certainement, et noir, fût-il intégral. Peau contre pierre, à dessiner la vie après la mort.»

Déjà dans ces premiers recueils, des voix persistantes se font sentir. Une interrogation vécue amène la poésie de Dowd et de Rochon à un souffle des plus intenses. On imagine déjà ces démarches poétiques, comme le reflet d'une expérience étrangement nécessaire.

PUBLIEZ VOTRE LIVRE!

Les éditions CARTE BLANCHE

vous offrent un service complet d'édition

PETITS ET GROS TIRAGES, PROMOTION, DISTRIBUTION

Rédaction, révision, correction, traduction, typographie, graphisme

Pour recevoir notre dépliant:
Tél.: (514) 276-1298
Fax: (514) 276-1349
carteblanche@videotron.ca

ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

Le certificat-cadeau Archambault
LE CADEAU IDEAL

7 JOURS SOIRS

À votre santé!



Les couleurs
Marie-Claire Rossignol.
Les éditions Quebecor.



Les vertus de l'ail
Genevieve Pelletier.
Les éditions Quebecor.



La santé par les jus
Collectif.
Les éditions Quebecor.



Le vinaigre
Yolande Chevrier.
Les éditions Quebecor.



Les vertus thérapeutiques des agrumes
Sylvie Haineault.
Les éditions Quebecor.



Guide de survie de la mère au travail
Kathy Peel.
Libre Expression.

http://www.archambault.ca. DÈS L'AUTOMNE... Notre nouveau magasin virtuel vous fera vibrer...

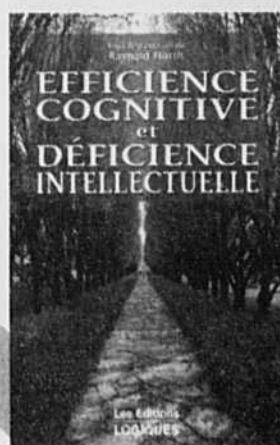
Promotion en vigueur jusqu'au 11 août. Ouvert 7 jours, sauf à Montréal

Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval • Mail Champlain

LOGIQUES

Donnons-leur toutes les chances



Efficience cognitive et déficience intellectuelle
sous la direction de Raynald Horth
ISBN 2-89381-635-5 - 282 pages
34,95 \$

Par l'auteur de
Pour un enseignement stratégique



Le transfert des apprentissages
Jacques Tardif
ISBN 2-89381-611-8 - 228 pages
24,95 \$

Comment les aider vraiment



Les enfants différents
Joseph Ndayisaba et Nicole De Grandmont
ISBN 2-89381-592-8 - 384 pages
28,95 \$

Au-delà du Ritalin et des antibiotiques, choisir la médecine de la confiance



Soigner différemment les enfants
Dr Gilles Julien
ISBN 2-89381-624-X - 296 pages
24,95 \$

Pour comprendre la douleur



Le deuil
Monique Séguin et Lucie Fréchette
ISBN 2-89381-633-9 - 256 pages
24,95 \$

Les Éditions LOGIQUES Inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Portrait du prof en séducteur

ENSEIGNER ET SÉDUIRE

Sous la direction de Clermont Gauthier et Denis Jeffrey
Les Presses de l'Université Laval, 1999, 224 pages

Rappelez-vous vos bons profs: bien sûr, ils transmettaient de la matière, mais il y avait plus, un je-ne-sais-quoi de charismatique, d'évoquant qui émanait de leur personne, de leur voix, et qui donnait le goût de l'école. Aujourd'hui encore, en y pensant, quelques notions de physique, de chimie, de français ou de musique vous reviennent en tête, mais toujours accompagnées de ces visages inoubliables. Vous aviez été séduits.

Mais peut-on parler ainsi? La séduction n'est-elle pas faite de tromperie, de manigances et de ruses? N'a-t-elle pas partie liée avec le mensonge et la manipulation? En ce sens, parler de profs séducteurs, n'est-ce pas légitimer une certaine perversion pédagogique? Ces résistances en forme d'interrogations traduisent un malaise réel, mais elles ne résument pas pour autant le tout de la séduction dans la relation pédagogique et ailleurs. Si on admet, comme l'enseigne une certaine tradition littéraire, philosophique et psychanalytique, que «séduire est une exigence anthropologique» (Gauthier et Jeffrey), comment nous contenter, dès lors, du seul versant négatif d'un tel appel?

La séduction comme obstacle? Un collectif réuni par des chercheurs en sciences de l'éducation n'a pas voulu en rester là: «Contre les séducteurs malsains qui veulent délibérément tromper leurs proies, ne doit-on pas montrer que la séduction peut servir de multiples desseins? Notamment, en contexte éducatif?» Et encore, en tenant compte des risques de dérapage inhérents à une telle démarche pour mieux les contrer, «est-il possible de penser la séduction comme une stratégie professionnelle dans la relation pédagogique?» Tel est le projet de ce *Enseigner et séduire*, un essai original, riche et instructif qui fonde sa réflexion pédagogique sur une connaissance vivante des traditions philosophiques et littéraires.

Les règles du jeu

Avec l'essai d'ouverture intitulé *Figures de séducteurs et séduction en pédagogie*, Clermont Gauthier et Stéphane Martineau tentent de «dégager les conditions de possibilité d'un usage éthique de la séduction en enseignement» en analysant six grandes figures de séducteurs qu'ils comparent ensuite entre elles. Le travail enseignant, écrivent-ils, peut

être vu comme un jeu avec ses règles, ses protagonistes, ses enjeux et le rapport de forces qu'il suppose. Dans ce cadre, la séduction apparaît comme un élément incontournable, mais sa teneur s'avère problématique.

L'enseignant qui chercherait à séduire en s'inspirant des stratégies retorses du Don Juan de Molière, du Johannes de Kierkegaard et du Valmont de Laclos trahirait sa mission. Socrate, Casanova et Schéhérazade représentent plus noblement l'idéal de la séduction en pédagogie. Pourquoi? Au contraire des premiers, ces derniers respectent les règles du jeu, ils visent à produire des effets sur la longue durée et, surtout, ils incluent l'autre dans le jeu au lieu de chercher une victoire par son exclusion. Gauthier et Martineau concluent leur très efficace excursion littéraire sur le mode socratique: «Le pédagogue enseigne à l'élève à se passer de lui.» Programme exigeant: une séduction qui exclut le narcissisme puisque l'objet du désir doit être le savoir, non le professeur.

Les règles bafouées

Denis Jeffrey ne dit pas autre chose, lui qui distingue la séduction diabolique (qui dépossède en possédant) de la séduction d'enchantement (qui suscite l'enthousiasme libérateur). Certains remettront sûrement en question la pertinence d'un tel engouement pour le concept de séduction. Jeffrey a le mérite de rappeler clairement cette évidence: l'évolution sociale récente, en ébranlant la position autoritaire du maître, oblige à une telle réflexion. Cela dit, cette relativisation a ses limites: «C'est de sa fonction autoritaire qu'un enseignant élabore ses stratégies de séduction.»

Une telle entreprise comporte des règles: le respect de la mise à distance («ni tout à fait soumis, ni tout à fait libre par rapport à autrui»), la reconnaissance du pouvoir de chacun (le maître domine, mais l'élève n'est pas un esclave) et le respect de la dignité de chacun. Bafouées, ces règles entraînent des «défauts de fonctionnement» que Jeffrey illustre par six cas limites extérieurs au monde de l'éducation: «[...] l'absence de subjectivité (pornographie), le sujet pris dans une logique marchande (prostitution), le sujet devenu le jouet d'un autre (sadisme), le sujet qui suspend délibérément ses desirs afin d'obéir aux ordres (armée), une quête de vérité sans ritualité (le théâtre de Sartre) et le sujet

prisonnier — d'une fascination.» On fera les transpositions nécessaires pour comprendre les écueils qui guettent la relation pédagogique.

Enfin, pour compléter le tableau des aspects éthiques de la séduction telle que vécue dans la salle de classe, il faut lire les sévères avertissements servis par Christiane Gohier sous le titre de *Mise en échec de la séduction*. Fervent plaidoyer en faveur de l'authenticité comme condition essentielle à une bonne relation pédagogique, ce texte insiste sur le fait que la séduction est grosse de dérapages potentiels lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'un engagement véritable.

Instruits des dérives possibles de la séduction pédagogique mais néanmoins convaincus que nous n'échapperons pas à cette expérience, nous pouvons maintenant discuter des moyens. Claude Simard en propose trois catégories: les moyens relatifs à la personnalité (qui incluent la place du corps), ceux relatifs au langage (clarté, richesse, rythme) et ceux relatifs à l'esprit (le savoir qui éclaire). Plus loin, Poirier et Jeffrey tiennent cependant à refroidir les ardeurs paresseuses des chercheurs de trucs: «Les stratégies de séduction ne peuvent dépendre que de l'imagination de l'enseignant: il n'y a pas de recettes toutes faites.»

L'héritage de Socrate

Pas de recettes, donc, mais des modèles. Aline Giroux nous en offre un magnifique exemple en nous livrant une manière de nouvelle *Apologie de Socrate* en éducateur. Séducteur, le philosophe l'était jusqu'à la ciguë, si je peux me permettre ce jeu de mots douteux. Cela dit, à rebours des vendeurs d'illusions qui faisaient et font encore de l'éloquence un instrument d'asservissement des esprits, la figure socratique porte en elle la noblesse d'une séduction tout entière occupée à libérer ceux qui la reçoivent: «La maieutique sème le trouble au sujet de soi-même et du sens de son existence: elle fait passer de l'inconscience dogmatique à la conscience de l'énigme que chacun est pour lui-même.» Magistrale relecture du *Banquet* de Platon, l'essai d'Aline Giroux trace le portrait d'un «entremetteur de la sagesse» qui savait que le savoir relevait d'un travail dialogique excluant une transmission banale du connaissant vers l'ignorant. Appelant à un réenchantement du monde qui vien-

drait faire éclater le miroir aux alouettes de la raison instrumentale, Aline Giroux conclut son beau parcours en conviant l'éducateur au banquet socratique: «[...] il sait montrer la beauté du savoir et inspirer le désir de le chercher; il offre toutes sortes d'occasions de le rencontrer et de le fréquenter; au besoin, il s'en fait l'interprète; il soutient l'apprenant dans les moments de désappointement. Pour favoriser la désillusion libérante, pour que l'étudiant s'engage dans la quête de l'ultime objet de son désir de connaître, l'éducateur sait, en temps opportuns, parler et se taire, intervenir et disparaître.»

La disparition socratique suit la présence et ne vise qu'à permettre à l'autre d'assumer sa propre présence à soi. Elle n'a donc rien à voir avec cette «décorporation du monde» que constate et critique l'anthropologue David Le Breton et dont la vogue de l'enseignement assisté par ordinateur est l'une des manifestations. Dans une réflexion passionnante qui invoque aussi bien *L'Homme de sable* de Hoffmann et *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam que le phénomène du cybersexe, Le Breton évoque la haine du corps érigée en culture dans une certaine tradition occidentale, et il s'inquiète de la fascination pour la machine («la séduction de l'androïde») qu'elle entraîne. Cette volonté d'effacement du corps étant liée, selon lui, à un refus, voire à une négation de l'Autre, elle lui semble contradictoire avec la finalité éducative: «La tentation de l'artifice est un chant de mort, elle est sans avenir, car elle n'est pas de l'ordre du corps et cherche justement hors de la condition humaine une perfection que le corps refuse pour l'enchantement du désir qui ne peut s'épargner l'épreuve du réel et la rencontre de l'altérité du visage.»

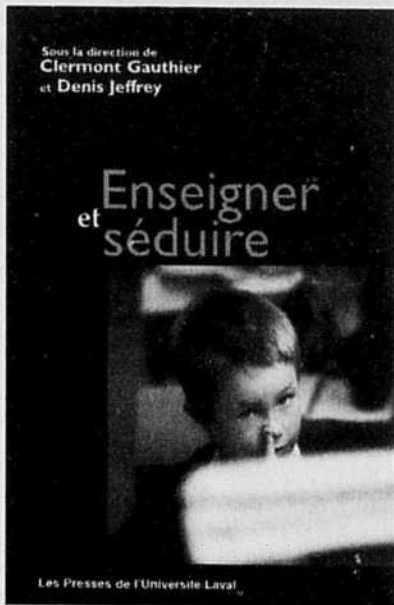
Il y a, dans ce beau livre foisonnant d'intelligence, beaucoup d'autres réflexions à méditer. Une remarque s'impose toutefois avant de conclure: voilà un livre conçu par des théoriciens des sciences de l'éducation qui puisent abondamment aux sources littéraires et philosophiques. Que cela soit dit pour ceux qui affirment que cela ne se produit jamais: c'est peut-être trop rare, mais cela existe.

On peut mépriser le discours pédagogique, et on ne se prive d'ailleurs pas de le faire dans certains cercles collégiaux et universitaires en érigeant le seul savoir disciplinaire en dogme, mais, ce faisant, on se prive d'un regard essentiel, même s'il est souvent critiquable, et jeté sur une activité dont dépend le sort du monde. La rentrée scolaire approche; peut-être aussi la grève. Je suggère qu'on profite de l'une comme de l'autre, le cas échéant, afin de secouer une apathie qui sied mal à des éveilleurs de conscience dont l'échec serait assurément suivie d'une catastrophe morale.

louiscornellier@parroinfo.net



Louis Cornélius



ESSAIS ÉTRANGERS

Hannah Arendt revue et corrigée par la psychanalyste

LE GÉNIE FÉMININ

Tome premier: Hannah Arendt
Julia Kristeva
Fayard, Paris, 1999, 408 pages

Disons-le d'emblée, c'est un peu déçu qu'on termine ce livre. À cause du titre, entre autres: *Le Génie féminin*. On aurait bien aimé se voir proposer quelques pistes de réflexion sur cette notion controversée. Des innovations littéraires, philosophiques, un regard original sur le monde, tout cela peut-il être attribué à la féminité? Pourtant, Julia Kristeva, psychanalyste et romancière française, avait ici de quoi s'inspirer: l'itinéraire intellectuel de la philosophe allemande et juive Hannah Arendt, réfugiée aux États-Unis dès le début de la Seconde Guerre mondiale.

À sa décharge, il faut dire que Kristeva nous présente dès l'introduction: «La question est légitime, et le titre de cet ouvrage le laisse entendre. Je ne souhaite pas y répondre pour commencer. J'ai entrepris cette réflexion avec l'hypothèse que je n'en savais rien, que «la femme» était une inconnue, ou du moins que je préférerais ne pas définir ce qu'est une femme, pour laisser la réponse à la fin d'une patiente accumulation d'exemples.» Autrement dit, il faudra attendre les deux autres tomes qui composeront ce triptyque pour savoir à quoi le titre se réfère exactement. Après le direct à la télé ou sur Internet, voici l'intellectuel qui publie comme on place des «webcams» dans son appartement: «Sui-ve-moi, j'explore une hypothèse live!»

C'est méchant, je le sais. On ne peut cependant lutter contre le sentiment qu'il y a quelque chose de gratuit dans l'aventure proposée par Kristeva. Aventure à travers le destin de grandes femmes du XX^e siècle: Hannah Arendt, Alice Miller, Colette. Belle trilogie de «féminités» intellectuelles, toutes différentes, singulières. Hors norme. Pourquoi ces choix? Quelques indices, tout au plus, en introduction. D'abord, ce siècle ne se résume pas seulement à la Shoah. Il fut aussi marqué par l'avancée des

femmes. Et voilà «deux juives de langue allemande qui ont exploré en anglais, à New York et à Londres, la gravité de la politique et les frontières de l'humain; et une paysanne française qui rallume le feu des matérialistes et du libertinage sophistiqué.»

Mais laissons la chance à la «cœuruse». Kristeva proposera peut-être, au terme de son investigation, des conclusions fracassantes sur le génie féminin. Rendez-vous dans trois ou quatre ans, au prochain siècle, qui sera, annonce Kristeva, un peu à la manière d'Aragon, «féminin, pour le meilleur et pour le pire.»

Arendt

En attendant, il y a ce premier tome consacré à Arendt, philosophe en vogue; ce qui peut nuire à une postérité. D'ailleurs, beaucoup de choses ont été écrites sur elle au cours des dernières années. Penseur complexe

(juive, mais ne parlant jamais au nom des siens), plongée dans les grands textes et les grandes questions. Ne négligeant pas pour autant l'actualité, signant plusieurs reportages dans des revues américaines, dont le plus polémique d'entre eux porta sur le procès Eichmann, au début des années 60 en Israël. Elle critiquait la «tribu» des philosophes, au point où, comme le rappelle Kristeva, elle se présentait elle-même comme une «journaliste politique» ou une «politologue».

Arendt a laissé des ouvrages marquants sur le totalitarisme, établissant et développant un lien entre stalinisme et hitlérisme. Insistant sur la «nouveau» de ces régimes politiques: la négation de la vie humaine. Autrement, ses thèses sur la «crise de la culture» ont eu un caractère tocquevillien, c'est-à-dire prophétique.

Dans le flot de textes et d'interprétations sur Arendt, plusieurs sont consacrés à son amour, jamais éteint, pour le philosophe Martin Heidegger, qui a adhéré pendant un temps aux thèses et au régime nazis. Pour ceux qui ont suivi les dernières publications sur Arendt, la lecture du livre de Kristeva, sur cette question, s'accompagnera d'une impression de

déjà-vu. Par ailleurs, ceux qui voudront s'initier à la pensée d'Arendt risquent d'être un brin déçus. Kristeva use de sous-entendus confondants, explique rarement le vocabulaire heideggerien et embrouille parfois une pensée qui n'est déjà pas sans poser des défis, en insistant pour relier constamment biographie d'Arendt et évolution de ses idées, de sa thèse sur saint Augustin à sa mort en 1975.

La vie

Les thèses et les thèmes arendtiens se trouvent ici présentés sous un éclairage particulier. Traverse ce livre le contraste entre le mépris arendtien pour la vie biologique, consumériste, bref celle de l'espèce, et une autre acception du mot vie. Vie pleinement humaine dans la mesure où elle peut être narrée, prenant un sens au delà de la plate alternance des besoins et de leur satisfaction.

Dans cette perspective, la nature humaine en laquelle croit Arendt ne

peut se réduire à la biologie humaine (comme le chante Sting: «We share the same biology, regardless of ideology»). «Nature humaine», certes, mais laquelle? On ne peut parler d'Arendt sans aborder la question de la formation de l'être humain dans la cité, dans la pluralité humaine, dans l'espace public. Il y a une noblesse de la politique chez Arendt qui rappelle Aristote. L'être humain ne peut évoluer sans vivre hors collectivité. Il reste pour sa vie entière imprégné par sa collectivité particulière.

Voilà peut-être une marque du génie féminin: en marge du pire carnage de l'histoire, la Shoah, une philosophe insiste sur le fait que chaque naissance ouvre des possibilités inédites pour l'humanité. Nulle surprise qu'elle ait éprouvé de l'enthousiasme pour les mouvements de mai 68 en France: les révolutions ressemblent à des naissances.

Kristeva a le mérite de retracer les racines chrétiennes de la thèse arendtienne très connue. Trop briè-

vement, elle l'extrapole, pour jeter une lumière inquiétante sur un phénomène contemporain: «Lorsque l'humanité parvient à programmer les naissances et à modifier le patrimoine génétique, faisant ainsi basculer le risque de la nouveauté dans l'automatisme, la question se pose autrement: est-il encore possible de laisser ouverts l'éclair de la surprise, la grâce du commencement?» La purification technique de la vie rendra-t-elle la pensée d'Arendt caduque? s'inquiète justement Kristeva.

En somme, on redécouvre Hannah Arendt dans ce livre touffu, qui n'est sans doute pas sans mérites. Il aurait seulement été préférable que Kristeva se mette un peu en retrait, en ne déplorant pas à chaque chapitre les réticences d'Arendt pour la pensée psychanalytique.

Autrement dit, ce premier tome sans conclusion mais doté d'un bel index est intéressant tout au plus. Il ne relève pas du génie, qu'il soit féminin ou autre. Attendons la suite.

HISTOIRE

Hannah Arendt, Juive avant tout

HANNAH ARENDT, UNE JUIVE

Martine Leibovici
Desclée de Brouwer,
collection Midrach,
Paris, 1998, 484 pagesHANNAH ARENDT ET KURT BLUMENFELD
Correspondance 1933-1963Desclée de Brouwer
collection Midrach
Paris, 1998, 346 pages

NAÏM KATTAN

De son vivant et bien après sa mort, la réflexion de Hannah Arendt sur la politique n'a cessé de susciter commentaires et polémiques.

Née à Hanovre en 1906, Arendt a vécu à Königsberg, puis a fait des études à Marburg avec Heidegger, à

Heidelberg avec Jaspers et à Fribourg avec Husserl. En 1928, elle soutient une thèse de doctorat sur le concept d'amour chez Augustin et commence à écrire dans les journaux. En 1933, les nazis sont au pouvoir et elle est arrêtée pour «propagande calomnieuse». Elle réussit à fuir en France où elle devient secrétaire générale de l'Aliyah Hanoar auprès de l'Agence juive et s'occupe de l'émigration des jeunes juifs en Palestine. En 1941, elle est arrêtée en France occupée. Elle réussit à s'enfuir aux États-Unis où elle vivra jusqu'à sa mort en 1975.

Une identité complexe

Quand on lui demandait: qui êtes-vous? Elle avait l'habitude de répondre: une Juive. Dans sa remarquable étude qui est aussi un excellent résumé de sa pensée, Martine Leibovici cherche à élucider le sens de cette réplique. Même si l'œuvre d'Arendt n'a, en apparence, rien de subjectif, elle est marquée non pas tant par son identité que par le rapport qu'elle ent-

retient avec cette identité. On peut même avancer que tous ses écrits sont, de près ou de loin, une tentative de comprendre ce qu'implique l'affirmation d'être juive.

Disons tout de suite, qu'Arendt aurait pu aussi bien se décrire comme Allemande et si elle se voulait telle, se voyait telle, ce n'était pas l'image que lui renvoyait d'elle-même la société allemande. Si l'*Aufklärung* a émancipé les Juifs, ce fut davantage une intention, voire une prétention, qu'une réalité.

Dans son premier ouvrage: *Rahel Varnhagen*, Arendt est allée aux sources, en commençant par le commencement. À l'époque du romantisme, la Juive Rahel Varnhagen tenait un salon fréquenté par les écrivains et les artistes les plus en vue de l'époque. Arendt décrit l'acharnement de cette femme à vouloir s'assimiler à une société qui la renvoyait à sa marginalité, alors que l'élite intellectuelle et artistique profitait de son hospitalité.



Fayard

D'après Arendt, il n'existait pour les Juifs allemands que deux moyens d'accéder à la société: soit être parvenu, soit être paria, ce qui, dans tous les cas, supposait de rester en marge.

Hannah Arendt, quant à elle, choisit délibérément l'état de paria car, en la mettant à distance de la société, cette situation lui donnait la liberté de l'analyser et celle d'affirmer, du coup, son indépendance, au besoin sa dissidence. Chacune des interrogations de Arendt aboutit à un ouvrage: *L'Antisémitisme, la Révolution, la Condition de l'homme moderne, l'Impérialisme, le Système totalitaire, la Crise de la culture*. Livres marquants où elle tente de démonter les mécanismes politiques et sociaux du pouvoir, et y réussit souvent.

Les racines de l'antisémitisme

Issue de la modernité et renforcée par la technologie, la société de masse

VOIR PAGE D 5: JUIVE

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

Une grande fête juste pour lire!

Des milliers de livres introuvables ailleurs.

À Québec, Terrasse Dufferin, jusqu'au 8 août de 11h à 23h

PROLONGATION jusqu'au 15 août

en collaboration avec

CHRC 80 LE DEVOIR

Accès Gratuit

Production et réalisation Héliène Tirole

Gouvernement du Québec

SODEC

Les Voyages Laurier Du Vallon

LOUIS HÉBERT

Parks Canada

CHAMBRE DE COMMERCE DU QUÉBEC

LIVRES

ROMANS AMÉRICAINS

Nos amies les bêtes

Les liens singuliers entre une femme et un ours

OURS

Marian Engel
traduit de l'anglais (Canada)
par Marie José Thériault
Calmann-Lévy
Paris, 1999, 210 pages

Dernièrement, en Mauricie, j'ai eu l'occasion d'observer des jeunes gars qui, pour attirer les ours, lançaient des cailloux sur un baril censé contenir des restes de poisson putréfiés. Un vol de vautours noirs épiât de loin le spectacle. De toute évidence, ils ne connaissaient pas le conseil que donne une très vieille Amérindienne à l'héroïne du roman de Marian Engel: «*Chie avec l'ours. Il va t'aimer.*»

À une époque où la moindre déviance sexuelle s'affiche sur les pages vernies des magazines grand public, force est de reconnaître que la bestialité constitue peut-être l'un des derniers tabous sexuels à ranger sous l'étiquette discréditée de «perversions sexuelles». C'est une histoire de bestialité que raconte Marian Engel, avec beaucoup de retenue et de suggestivité, et une authentique émotion. Le protagoniste animal de son histoire n'appartient pas vraiment à une espèce reconnue pour ses potentialités mythico-sexuelles et zoophiliques,



Louis Hamelin

comme le cheval, le taureau ou le bouc. Dans l'imagination populaire, l'ours évoque plutôt la tendresse bourrue du mâle solitaire qui se laisse aisément transformer en un inoffensif jouet de peluche que, dans le noir, on peut serrer dans ses bras, plein d'enfantine confiance ou de terreur secrète. Le tabou que transgresse Lou, archiviste entre deux âges d'une petite ville de l'Ontario, s'en voit renforcé, et comme d'habitude: ce n'est pas à une créature écumante de pure énergie sexuelle qu'elle va confier ses soirées, mais bien à une bonne grosse bête un peu balourde, comme pour remettre en question l'image même de la virilité...

Une vie sans relief

On sait peu de chose de la vie de Lou, sinon qu'elle accepte une fois la semaine, sans plaisir ni dégoût excessif, de se laisser cultiver sur le bureau par le directeur de l'Institut qui l'emploie. On sait aussi qu'elle mène une vie entièrement tournée vers le passé, travail d'archiviste oblige: une

vie un peu vide, à peine hantée par le souvenir d'une rupture lointaine, et dont l'essentielle insatisfaction a fini par devenir une habitude. Elle s'était crue antilope; elle est devenue taupe rampant entre des piles de documents. Un jour, la succession du colonel Cary est confiée à l'Institut. Pour évaluer les ressources de l'impressionnante bibliothèque léguée par le testateur, Lou va devoir passer tout un été sur l'île où se trouve le domaine Pennarth, vestige de l'entreprise de colonisation amorcée par un colonel John William Cary au XIX^e siècle. La mission de Lou se résume de manière limpide: «comblé les lacunes de l'histoire».

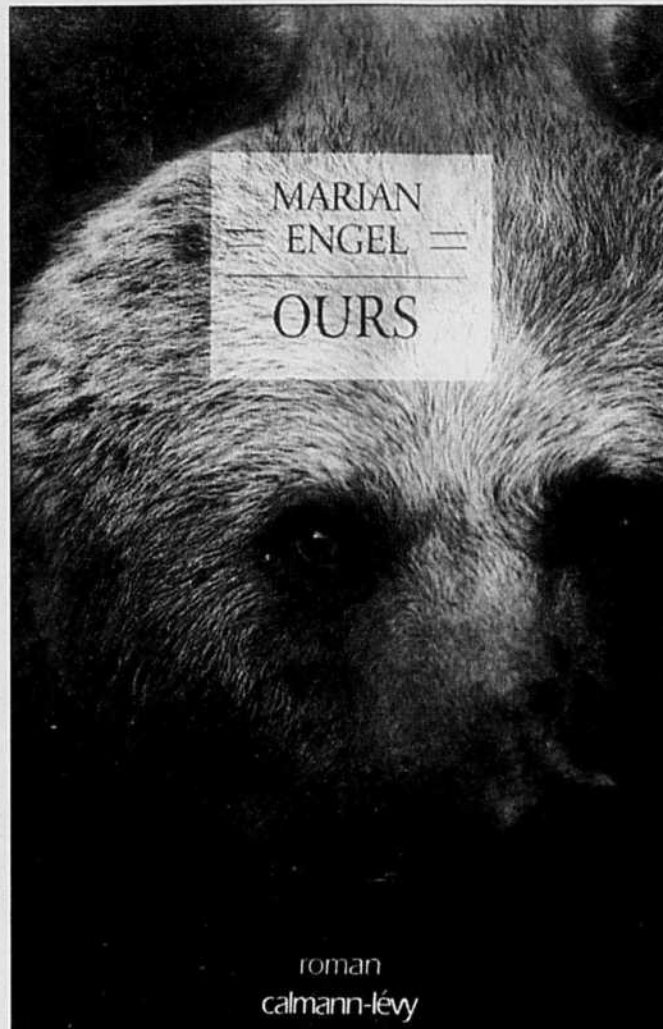
Le paysage qu'elle va devoir habiter seule n'est jamais situé, géographiquement parlant, avec précision. Elle se dirige vers le nord, franchit une étendue d'eau douce, se voit confier une chaloupe équipée d'un moteur hors-bord. On devine les mers intérieures parse-

mées d'îles de l'arrière-pays ontarien. L'invasion estivale des vacanciers y côtoie les descendants discrets des populations amérindiennes. Une grande maison de style anglais, détonnant par rapport aux chalets des villégiatures environnantes, trahit les ambitions éphémères de la dynastie Cary qui tenta de réintroduire son vieux sang européen dans l'illusion rêvée d'un Nouveau Monde. Et puis, il y a l'ours. Un planté

grade enchaîné, doux et pitoyable, aux allures de bête de cirque à la retraite. Il n'incarne pas seulement, ici, la sauvagerie endormie de la faune autochtone. Sa présence placide dans une cabane des dépendances du domaine a une origine culturelle. On apprend ainsi que lord Byron posséda un ours. Le Colonel, admirateur du poète, semble avoir voulu perpétuer en sol américain, à travers ce voisinage symbolique, sa propre tradition romantique.

Un ours hors du commun

Quand elle s'attaque au contenu de la bibliothèque, Lou voit tomber des feuillets où le Colonel s'amusait à consigner les attributs, particularités biologiques, anecdotes et légendes concernant son animal préféré. Car cet ours-là est bien plus qu'un ours: à travers sa grosse masse poilue, c'est une «autre» histoire qui vient tranquillement se superposer à celle dont l'archiviste doit combler les lacunes. «On dit que de nombreux bigots les rêverent, en égard à l'ancienne croyance voulant que les ours, et non pas Adam et Eve, aient



été nos premiers ancêtres.» «Le rejeton d'une femme et d'un ours est un héros. Il possède la force de l'ours et l'intelligence de l'homme.» «Reins lobés comme une grappe de raisins; absence de bourses séminales. Os pénien», peut lire, ailleurs, la nouvelle occupante des lieux.

Au fil des lectures, Lou finit par confondre (dans son exaltation, et la solitude aidant...), la chaude charpente de son protégé à fourrure avec les traits des héros romantiques qui la visitent sous forme d'échos. Lours incarne à la fois les strates délicates du passé accumulé par la littérature et la puissance primitive de la bête, deux royaumes qui trouvent leur improbable intersection dans l'apparition fugitive de la vieille Amérindienne, personnage intermédiaire entre deux mondes: «C'est un brave ours. J'ai cent ans. Je sais lire.»

Le tour de force de Marian Engel est de nous raconter cette histoire au contenu explicitement transgressif sur le mode d'une histoire d'amour presque banale, singulièrement tou-

chante: lent apprivoisement de l'autre, méfiance, stratégie des petits pas, etc. De sorte que ce qui frappe l'imagination ici, plus que l'aspect provoquant du fait évoqué, est l'établissement progressif de cette relation qu'on ne saurait qualifier autrement que d'«amoureuse», justement. Le vrai tabou, au-delà de tout dénouement sexuel possible, est là.

L'amour, ou l'infini à la portée d'un caniche, disait Céline. Et pourquoi pas d'un ours? Peu importe alors que l'irréparable se produise ou non: «Quelle étrange chose ai-je faite. Me suis-je faite» songe Lou. «Mais pendant un bref et vif instant, elle avait senti dans ses pores, dans sa bouche, la raison d'être de l'univers.» Dans son magnifique essai intitulé *Intérieurs du Nouveau-Monde*, Pierre Nepveu suggérerait que la tentative d'habiter un territoire, ici comme ailleurs, reste tributaire de la recherche d'un espace intérieur. Cette bibliothèque perdue au fond des bois est, définitivement, le lieu d'une rencontre.

JUIVE

Pour Arendt, la culture allemande demeure une grande culture

SUIITE DE LA PAGE D 4

homogénéise les hommes et nivelle les cultures. Heureusement il y a des récalcitrants, et il existe des groupes qui refusent de se couler dans le moule. Dès lors, ils sont victimes de persécution. L'antisémitisme en est l'une des expressions. Écartés, rejetés par la société, les Juifs s'appuient sur l'État. Ils sont porteurs d'une aspiration millénaire à la justice. Parallèlement, l'hellénisme indique à l'Occident les chemins de la liberté. Or, pour affirmer leur pouvoir et assurer la continuité de leur règne, certains États se sont abandonnés à la pente du totalitarisme.

Ballottées entre la révolution et le totalitarisme, les sociétés du XX^e siècle n'ont pas permis à aux différences de vivre et de s'exprimer dans la justice et la liberté à l'intérieur d'États de plus en plus hégémoniques. Voilà pourquoi cette Allemagne de formation et de culture a affirmé sa judéité: afin de conserver sa liberté de pensée et son attachement à la justice. S'affirmer juive fut sa manière à elle de réagir au refus opposé par la société allemande à toute volonté d'assimilation. Mais pour que cette résistance ait un sens et une cohérence, Arendt se devait de transformer les parias en peuple, d'où son adhésion au sionisme.

Les contradictions des Juifs allemands

La correspondance entre Hannah Arendt et Kurt Blumenfeld est passionnante. Ce dernier, de vingt ans son aîné, avait fait sa connaissance à Heidelberg.

Juif allemand, dirigeant sioniste, il avait décidé de mettre ses principes en pratique en émigrant en Palestine. Décidée à vivre aux États-Unis, Hannah Arendt a cessé d'appuyer le sionisme après la naissance de l'État d'Israël en 1948. Cette correspondance révèle les débats intérieurs et les contradictions des Juifs allemands. Arendt y poursuit son analyse de la situation politique, tout en demeurant engagée comme juive.

Le procès Eichmann auquel elle assiste en 1961 est un point culminant, une ligne de partage. Et on sait que le livre qu'elle consacra à l'événement suscita de violentes controverses. Pour Arendt, Eichmann est un produit du totalitarisme, et elle

ne cherche pas à l'excuser. L'État qu'il servait, écrit-elle, l'avait dépeupillé de sa conscience, de son humanité, le réduisant à un instrument, à une machine insensible. On a surtout reproché à Arendt d'avoir critiqué les Conseils juifs, institués par les nazis, pour avoir collaboré avec leurs bourreaux. Comment auraient-ils pu résister? Arendt n'était-elle, par ailleurs, trop indulgente pour Eichmann, qu'elle voyait comme un homme banal accomplissant des actes barbares?

Dans ses lettres à Blumenfeld, Arendt s'en prend au jeune gouvernement israélien qui interdit les publications en langue allemande sur son territoire. Pour Arendt, la culture allemande demeure une grande culture, sa première culture. Ses critiques lui demandaient parfois comment elle pouvait condamner le nazisme, sans s'interroger sur l'attitude de la majorité des Allemands qui avaient porté Hitler au pouvoir et avaient rendu opérationnel son système criminel, y compris les camps de concentration. Étaient-ils eux aussi déshumanisés?

Nul ne contestera la pénétration et la pertinence des analyses d'Arendt. Mais certains se sont interrogés sur son attitude envers les Juifs et le judaïsme. Arendt s'affirme comme juive, mais peu de Juifs trouvent grâce à ses yeux. Dans sa correspondance, elle fustige les Juifs allemands émigrés. Elle ignore la culture des Juifs de l'Europe de l'Est. Quant aux Juifs des pays de la Méditerranée, qui constituent plus de la moitié de la population d'Israël, elle ne semble même pas s'apercevoir de leur existence. De plus, sa laïcité affichée lui fait ignorer le contenu

du judaïsme, à commencer par la Bible et les Prophètes.

Les questions posées par Hannah Arendt sur la civilisation occidentale, et en particulier sur celle de l'Allemagne, demeurent sans réponse. On devine, chez elle, un amour de la

culture allemande et la volonté d'y prendre place en tant que Juive et en tant que femme. Mais afin de sauvegarder sa foi et cette culture, Hannah Arendt ne cède-t-elle pas trop facilement à la tentation d'expurger l'histoire allemande du nazisme?



BRUCE ROBERTS

7 JUILLET - 7 AOÛT 1999

MARTINE HÉNAULT ENCADREMENTS

430 ST. FRANÇOIS-XAVIER

MONTREAL H2Y 2T3

(514) 287-1064

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise

BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

DES LIVRES ET DES IDÉES

Jean Vanier
Accueillir notre humanité
PAR JEAN VANIER
192 PAGES • 24,95 \$

PRIX GORDON MONTADOR 1999 PAR LE WRITER'S TRUST

Une réflexion émouvante sur l'amour, la liberté, le pardon et l'accueil. Une grande leçon à lire et à relire, à méditer quotidiennement.

CROIRE EN LIBERTÉ

SOUS LA DIRECTION DE
JEAN-FRANÇOIS MALHERBE ET JEAN DESCLOS
186 PAGES • 22,95 \$

«Exempt de jargon, *Croire en liberté* vient redire sans dogmatisme que l'avenir est ouvert et que ceux qui marchent dans les pas du fils de l'Homme doivent s'y engager librement avec une ferveur respectueuse de l'altérité.»

Louis Cornéliier (*Le Devoir*)

DANS LE SECRET DU VATICAN

PAR DANCY O'BRIEN
440 PAGES • 34,95 \$

«Une des histoires décisives de ce siècle relatée par un conteur exceptionnel.»

Seamus Heaney, Prix Nobel de littérature

«Voici un livre d'envergure, bouleversant et inoubliable.»

Richard Preston, écrivain

À QUOI SERT L'HISTOIRE ?

PAR GEORGES LANGLOIS
218 PAGES • 15,95 \$

«Composé de soixante-six courts textes, ce livre prend la forme d'un recueil de chroniques par le biais desquelles un historien commente l'actualité. Le résultat est un ouvrage passionnant, à dévorer comme on dit parfois.»

Louis Cornéliier (*Le Devoir*)

DÉCLICS • ART ET SOCIÉTÉ

COLLECTIF
256 PAGES • 29,95 \$

Toute la vitalité du milieu des arts visuels à l'époque de la Révolution tranquille.

Abondamment illustré en noir et blanc et en couleurs.



FRANCE • QUÉBEC

IMAGES ET MIRAGES
248 PAGES • 29,95 \$

La rencontre de la culture québécoise et de la culture française.

Une collaboration entre le Musée des Arts et Traditions Populaires à Paris et le Musée de la civilisation à Québec.

Abondamment illustré en couleurs

LES GRANDS PENSEURS DU MONDE OCCIDENTAL

L'ÉTHIQUE ET LA POLITIQUE DE PLATON À NOS JOURS
PAR JEAN-MARC PIOTTE
624 PAGES • 19,95 \$

De Platon à nos jours, une histoire de la pensée facile et claire. Grand succès de librairie, ce livre est l'incontournable de la rentrée.



FIDES

LES ARTS

ARTS VISUELS

Célébration de l'avant-garde

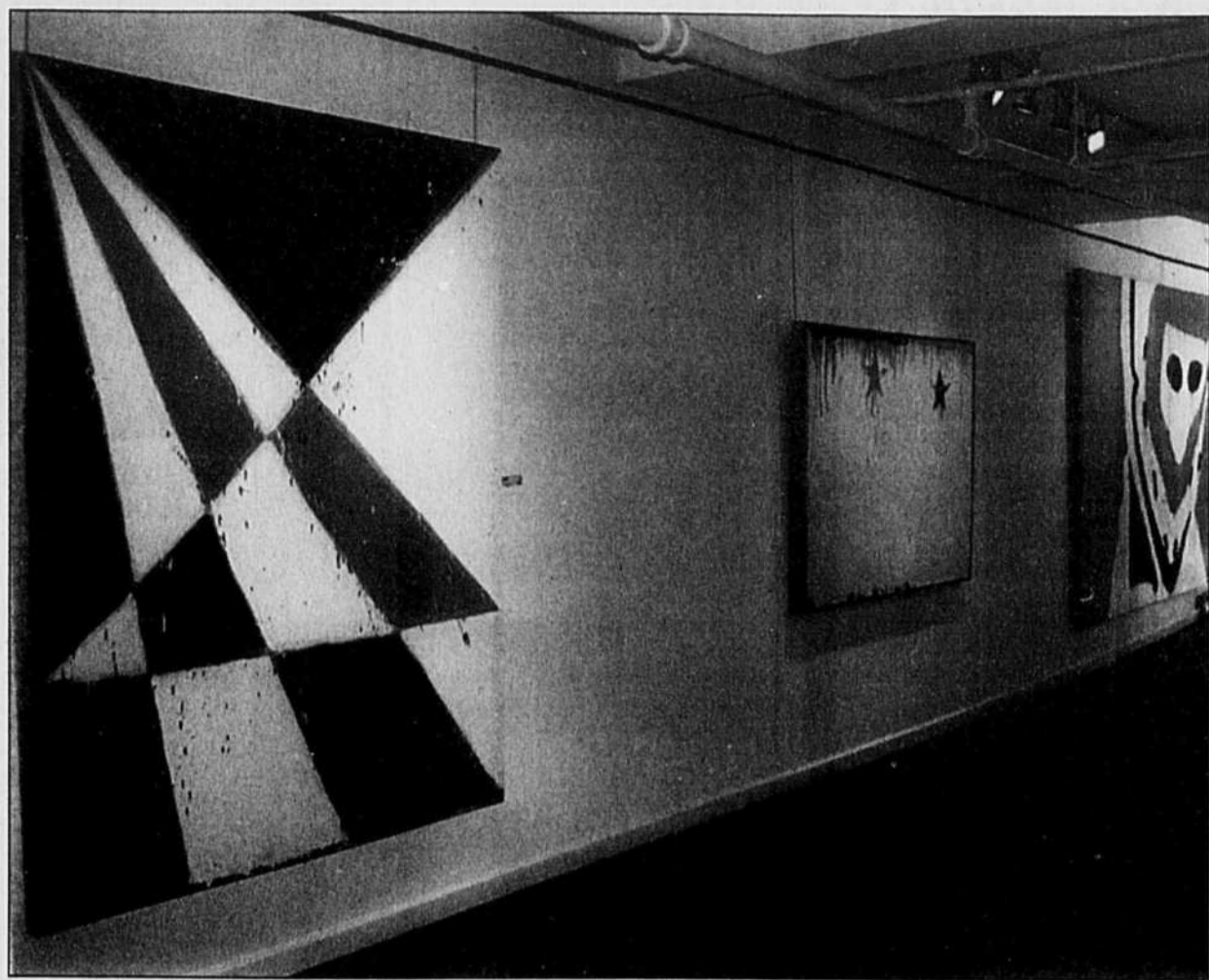
HOMMAGE À SERGE LEMOYNE
Galerie Simon Blais
4521, rue Clark
Jusqu'au 28 août

BERNARD LAMARCHE

Comment dire. Comment parler du malaise que suscitent les hommages posthumes, ceux dont on dit souvent qu'ils arrivent trop tard, qu'ils réparent une injustice? On ne saurait consacrer des expositions à tous les artistes, sous le prétexte qu'ils sont au crépuscule de leur vie. Et qui peut dire quand le crépuscule se transforme en nuit: Jean McEwen est parti trop rapidement en début d'année. Plusieurs partent trop tôt, trop vite, comme Pierre Ayot et Pierre Granche. Le pincement au cœur est irrésistible chaque fois qu'un artiste meurt, et il s'accompagne souvent du sentiment qu'on aurait pu en faire plus pour lui, afin qu'il soit reconnu à sa juste valeur. Quand l'irréparable survient, tout, semble-t-il, aurait dû être fait hier.

Serge Lemoine s'est effacé il y a un an, à quelques semaines près. Le 12 juillet 1998, il partait faire autre chose, sans pouvoir achever un nouveau projet qui s'annonçait éclatant. Il avait été retenu au programme de la Biennale de Montréal organisée par le Centre International d'art contemporain (CIAC). Celui qui avait été dans les années 60 et 70 l'artiste au Québec à avoir le plus jeté les bases de ce phénomène qu'est la rencontre entre l'art et la société, allait rater ce qui serait son dernier rendez-vous. Le 23 juillet de l'année dernière, le CIAC avait été le premier à rendre hommage à cette figure emblématique de l'«underground» artistique québécois, à ce rassembleur, cet agitateur social, ce performeur et peintre important pour le Québec, qui avait grandement contribué à la critique des institutions artistiques guettées par l'académisme. En 1988-89, le Musée du Québec avait consacré à Lemoine une grande rétrospective. Le catalogue en est aujourd'hui introuvable.

Lemoine a été l'inventeur du «happening» au Québec, dans les années 60. Des expositions-spectacles, réunissant des gens de plusieurs disciplines — architecture, danse, poésie, théâtre, musique ac-



Une partie de la rétrospective consacrée à Serge Lemoine à la galerie Simon Blais.

SOURCE GALERIE SIMON BLAIS

tuelle, etc. — bouleversaient les règles de l'art institutionnel. Lemoine avait fait le pari d'infiltrer la culture savante de culture populaire. En avril 1964, la Semaine des «A» conviait les artistes et le public à festoyer au nom de la création. Auparavant, ce fut le groupe Nouvel Âge, dont on lui attribue la fondation. Puis les Trente «A», puis l'Horloge, puis le Zirmate, puis l'Opération Déclat, tous événements qui visaient à sensibiliser le grand public. Comme le souligne avec justesse Marcel Saint-Pierre dans le collectif, *Les Arts visuels au Québec dans les années soixante* (tome II), Lemoine a été l'«organisateur-promoteur» d'une foule d'événements qui ont donné à la notion d'avant-garde de nouvelles dimensions, dont la démythification de l'acte créateur ne fut pas des moindres.

Ces dernières semaines, le Mu-

sée d'art contemporain consacre à Lemoine quelques espaces dans *Déclat*, son ambitieuse exposition qui fait état, précisément, des liens entre la société et l'art. Paradoxalement, celui qui a vertement contesté l'orthodoxie des institutions culturelles, celui qui a tant fait pour que l'art envahisse la rue, se retrouve entre les murs d'une institution d'État. Certes, Lemoine n'a jamais cessé de produire des objets-tableaux. Mais la reconnaissance sociale a son revers; elle canonise ceux-là même qui étaient révoltés par ses canons. Allez comprendre.

Pour un, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), avec *Cosmos*, son exposition de l'été, a raté une belle occasion d'intégrer des œuvres de Lemoine. Vers la fin des années 60, Lemoine avait en effet produit une série intitulée avec à-propos *Cosmos*. L'artiste était alors dans une période «cosmique», peut-on lire sous la plume de Marcel Saint-Pierre dans le catalogue du Musée du Québec, et qui le faisait s'intéresser à «la photographie scientifique relative à la recherche spatiale». Voilà qui était on ne peut plus dans le ton du projet du MBAM, ce qui rend son absence encore plus déplorable.

Le Cosmos de Lemoine

De ces petites œuvres en série, de ces *Cosmos*, le visiteur verra un exemplaire en très bon état sur l'un des murs de la galerie Simon Blais. Lemoine fait là un autre tour de piste qui, on l'espère, ne sera pas le dernier, dans le cadre d'une rétrospective forcément brève, mais respectable. Ayant puisé dans les coffres de la succession de Lemoine (avec son autorisation il va sans dire), Blais a mis au jour des œuvres parfois oubliées, comme ces visions du cosmos. D'autres s'inscrivent dans des

séries majeures du peintre, comme le colossal *Dryden*, à l'effigie du célèbre gardien de but du Canadien de Montréal. D'autres encore, comme *La Maison (balustrade)* (1985) et *Paradis/Liberté* (1986), ont fait partie de la rétrospective proposée il y a dix

ans. Une œuvre particulièrement intéressante, *Sans titre (La maison)* de 1985, avec le motif du triangle, récurrent dans la production de Lemoine, oscille entre des espaces strictement picturaux et d'autres, figuratifs. Avec les couleurs vives et les dégoûtements de couleur, traits caractéristiques de la peinture de Lemoine, ce tableau montre le talent indéniable d'un artiste habile à dynamiser une toile, à plier avec fougue la planéité de sa surface, à reprendre

des motifs connus et à les revisiter selon une gestuelle expressionniste. Superbe.

Une large place dans ce regard rétrospectif est consacrée aux dernières séries du peintre, ses divers *Hommages à Matisse*, de format carré, qui témoignent chez celui qui les a produites d'une longue fréquentation des œuvres du peintre fauve, pour en étudier la manière. Environ 75 œuvres garnissent les murs de la galerie, une dizaine sont datées des années 60 et 70.

Les œuvres sont parfois dans un état discutable. Bien qu'il se soit inquiété, en 1984, du *Triste sort réservé aux originaux*, pour reprendre le titre de son exposition, Lemoine, balloté par les nombreux changements d'ateliers, n'aura pas apporté le soin nécessaire à l'entreposage adéquat de ses œuvres. Cette fois, un effort honnête a été fait pour restaurer minimalement des œuvres sur lesquelles la patine du temps a laissé sa trace. Sans contester, bien qu'elle ne soit pas sans défaut, cette exposition est à voir. Pour Lemoine.

Lemoine a été l'inventeur du «happening» au Québec, dans les années 60

À L'ESSENTIEL

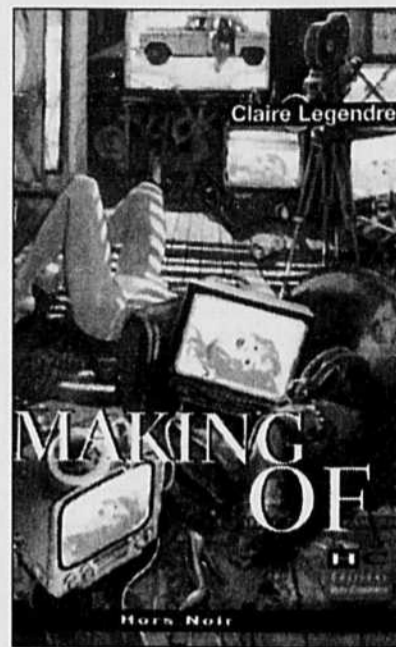
L'atelier des voix multiples

INTERROGER L'INTENSITÉ
Louise Warren
Éditions Trois, coll. «Trois Guinées»
Laval, 1999, 166 pages

Dans *Interroger l'intensité*, à partir de sa propre expérience poétique, Louise Warren entame une réflexion sentie sur le processus créateur. Cette série d'essais prolonge l'écriture d'un regard intérieur, s'inspirant des livres et des tableaux qui accompagnent l'élaboration d'une esthétique personnelle. Ce choix entraîne ainsi une nouvelle façon d'appréhender la quête parallèle que le poème exige.

De Rainer Maria Rilke à Sylvia Plath, en passant par Anne Hébert et Roland Giguère, on observe une voix critique qui s'ouvre à la matière féconde d'une démarche introspective. On comprend mieux le trajet complexe de certains motifs dans l'œuvre en mouvement de Louise Warren. Mais aussi, ce dialogue intense avec des artistes québécois contemporains comme Richard-Max Tremblay, Monique Mongeau ou Violaine Gaudreau.

David Cantin



Ce livre, plus exercice de style que véritable roman, a d'abord été une courte nouvelle librement inspirée d'un article des *Inrockuptibles* sur Abel Ferrara, article rédigé lors du passage, hautement médiatisé, du légendaire cinéaste au Festival de Cannes édition 1997. Sous la plume de la jeune écrivaine cinéphile, Abel est devenu Cain, plus proche d'un Tarentino que de Ferrara. Et le style de Legendre, éclaté et percutant, n'est pas sans évoquer celui du cinéaste new-yorkais. Quant à la structure du récit, où chaque chapitre présente le point de vue d'un protagoniste sur Shoeshine et son univers, elle est toute cinématographique et évoque immédiatement *Citizen Kane* d'Orson Welles. De la somme de ces commentaires, parcelles, personnels et subjectifs, naît un portrait de Shoeshine en forme de kaléidoscope. Portrait un peu mince d'un personnage archi-typé, comme tous les protagonistes de cette historiette. Mine de rien, au fil des chapitres se tisse une intrigue un peu bizarre, au dénouement féroce et plutôt inattendu.

Jeune auteur à la plume vive, au rythme allégre et au style coup de poing à la Bukowski, Claire Legendre livre ici un petit polar très «in», de lecture agréable. Mais de là à dire qu'une nouvelle Françoise Sagan est peut-être née, comme le suggéraient l'éditeur ainsi que quelques journalistes français, il y a un monde. Et si on se calmait un peu avant de crier au génie?

Marie-Claude Mirandette

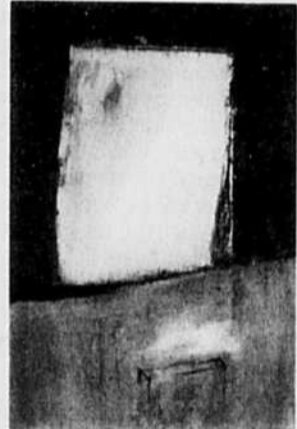
LE SILENCE. LA FORCE DU VIDE
revue Autrement, n° 185
Paris, 1999, 222 pages

Ils refusent les mots. L'enfant autiste dans sa bulle terrifiée. Le censeur armé de ciseaux. Le peintre qui broie les couleurs. Pour ce numéro éloquent — c'est là son moindre paradoxe — consacré au silence, Claudie Danziger, psychanalyste, s'est entouré des siens, mais aussi d'une philosophie, d'une linguistique, d'un historien. Quand le silence parle, que dit-il? Question en forme de programme, qu'une époque ayant fait du bruit son vaticane aurait intérêt à se poser plus souvent. On s'étonnera peut-être de l'horizon des collaborateurs, à dominante psy. Cette homogénéité ne risque-t-elle pas de renvoyer, par la force des choses, le silence à une forme de pathologie, malgré ses attraits et les vertus qu'on lui prête? C'est oublier que l'étude d'un corps malade permet souvent de comprendre le mécanisme du corps sain. Et que celui qui refuse la parole en révèle plus profondément la nature que le bavard qui la noie sous son verbiage. C'est compter, enfin, sans l'ouverture d'esprit de collaborateurs qui se situent pour la plupart à la croisée de plusieurs disciplines. Trois grands axes: le silence qui effraie, celui qui permet de créer, celui que l'on voudrait dépasser. Une riche réflexion qui, comme son objet, est indissociable de l'écoute, et que vient clore — point d'orgue — un poème de Rilke.

Marie-Andrée Lamontagne

Louise Warren

INTERROGER L'INTENSITÉ



3

MAKING OF

Claire Legendre
Éditions Hors Commerce,
collection «Hors Noir»
Paris, 1998, 134 pages

Claire Legendre est une jeune femme promise à un bien bel avenir. C'est du moins ce qui transparaît du dossier de presse de *Making Of*, petit polar noir, glauque et un rien sordide, premier roman de cet auteur d'à peine 19 ans.

L'étrange histoire de *Making Of* se déroule dans les coulisses du cinéma, plus précisément dans l'univers de Cain Shoeshine, cinéaste indépendant de l'underground new-yorkais, méprisé dans son pays mais adulé en Europe. Bastien S., jeune journaliste français en quête de «l'exclu» qui propulsera sa carrière, tente d'approcher ce mythe vivant. Débarqué dans l'ancre du loup en plein tournage, Bastien est rapidement plongé dans un univers sordide, peuplé de camés, de putes, de pervers et de paumés de tout acabit. Bientôt, il découvre que le nouveau film de Shoeshine est en fait un véritable «snuff», dont la vedette principale, Annabella Neva, a été assassinée et filmée tout au long de sa lente décomposition...

Cet été, explorez l'univers fascinant de l'holographie

Dimension lumière: 30 hologrammes d'un réalisme saisissant et un parcours qui vous révèle l'histoire et les secrets de l'holographie.

Convers@tion: œuvres de six artistes au point de convergence de l'art et de la lumière.

In-Between: installation holographique et interactive de Philippe Boissonnet.

Entrée libre

Jusqu'au 21 août 1999.

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
Métro Frontenac

Renseignements: 872-7882
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



BAIE-SAINT-PAUL 1999

l'avenir

EN QUESTIONS

LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADA

du 30 juillet au 5 septembre
Directeur artistique: Bernard Paquet

- Jeu, 12 août à 16 h**
Table ronde animée par Bernard Paquet
- Samedi, 14 août à 15 h**
Conférence de Vivian Gottheim «Points cardinaux»

AU CENTRE D'EXPOSITION
23, rue Ambroise-Farad
Jusqu'au 13 septembre

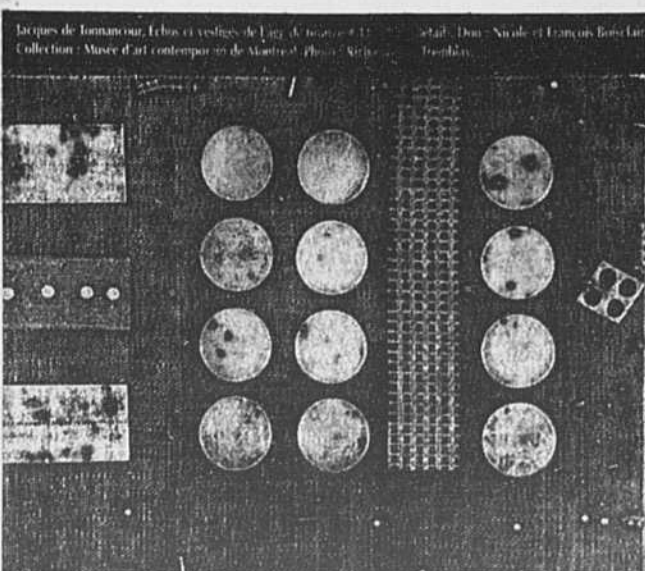
«MAGIE DU RÉEL»
Hommage à Pierre Perrault

UNE PRÉSENTATION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Revoir **riopelle** à Baie-Saint-Paul

LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC • LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN
• LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA • LE MINISTÈRE DU TOURISME DU QUÉBEC
• JEUNESSE CANADA AU TRAVAIL • LOTO-QUÉBEC • CASINO DE CHARLEVOIX • TÉLÉ-QUÉBEC
• ROCHE • LE DEVOIR • LE SOLEIL • POWER CORPORATION • CIMT

POUR INFORMATIONS: (418) 435-3681

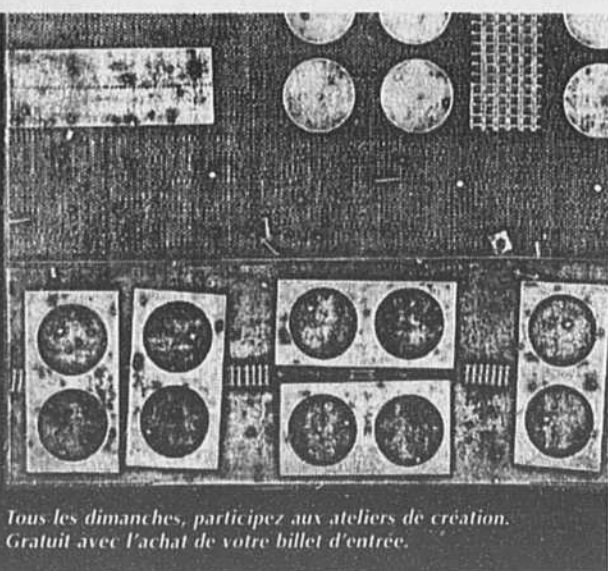


JACQUES DE TONNANCOUR

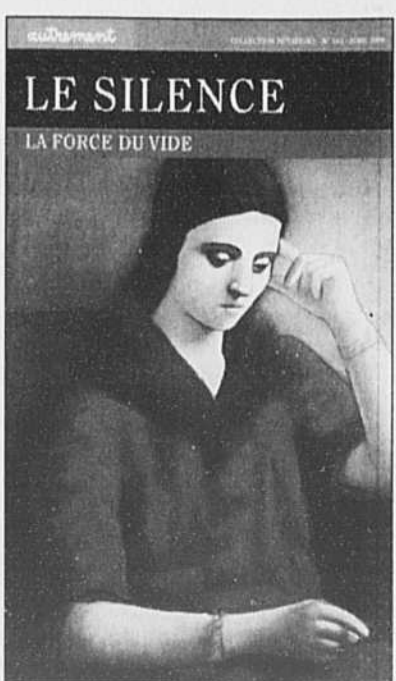
Le peintre et le photographe d'insectes: 50 ans de création!

JUSQU'AU 10 OCTOBRE 1999

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL • 475, rue Sainte-Catherine Ouest
Québec • Métro Place-des-Arts
Renseignements: (514) 347-6226



Tous les dimanches, participez aux ateliers de création. Gratuit avec l'achat de votre billet d'entrée.



ARTS

ARTS VISUELS

Quelques considérations sur un déclin

DÉCLICS

Art et société. Le Québec des années 60 et 70
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 31 octobre
Musée de la civilisation de Québec
85, rue Dalhousie, Québec
Jusqu'au 24 octobre

BERNARD LAMARCHE

Sans conteste, si vous n'avez pas encore placé sur votre parcours l'exposition *Déclics. Art et société. Le Québec des années 60 et 70* présentée conjointement au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) et au Musée de la civilisation de Québec, il manque quelque chose à votre palmarès. Ce n'est pas que les deux volets de l'exposition soient irréprochables (ils ont leur part de ratages); toutefois, en plus de dresser un survol d'années importantes pour avoir été tumultueuses sur le plan social, ces expositions, si elles n'inventent rien (en particulier au MACM), ont le mérite d'être au diapason des recherches universitaires dans le domaine de l'histoire de l'art. Depuis cinq ans environ, notamment à l'Université du Québec à Montréal, l'art québécois des années 60 se voit accorder une attention toute particulière. Des ouvrages collectifs comme *Les Arts visuels au Québec dans les années soixante* (tomes I et II), sous la direction de Francine Couture, ont longuement ratissé cette période.

L'exposition est importante, dans la mesure où elle s'intéresse à une période particulièrement foisonnante de l'histoire des arts dans la province. Au rythme des mouvements de société, plusieurs artistes donnaient à leur art une nouvelle identité, sortaient dans la rue et prenaient part aux nouveaux projets sociaux. «C'est le début d'un temps nouveau», comme disait la chanson, et ce temps se caractérisait par une créativité débridée. Si rien ne cloche en particulier dans cette exposition, elle semble malgré tout avoir été réalisée du bout des doigts.

Les amuseurs publics

Déclics présente un volet documentaire intéressant. Au MACM, outre l'entrevue savoureuse que donnait Ser-

ge Lemoyne, l'inventeur du happening au Québec, en 1966, dans le cadre de l'émission *Femme d'aujourd'hui*, alors animée par Aline Desjardins et Yoland Guérard (lequel à l'air complètement dépassé), un film d'Alain Godon, *Pack Sack*, est ce qui traduit le mieux l'attitude sociale des artistes à l'époque. Le projet *Pack Sack*, dans lequel huit artistes étaient impliqués, dont Pierre Ayot, Francine Simonin et Yvon Cozic, ce dernier étant l'un de ceux qui ont le plus exploré l'usage artistique des matériaux non conventionnels, a pris la forme d'un happening au cours duquel les artistes débarquaient au Chalet de la Montagne, dans le parc du Mont-Royal. Ces artistes invitaient les enfants à faire la fête, à créer, en jouant le rôle d'amuseurs publics.

Précisément, le film de Godon oppose ces images festives à l'atmosphère morne des musées de type beaux-arts. Ironiquement, la bande fournit les premiers arguments permettant d'expliquer la principale lacune de l'exposition, à savoir son accrochage. Les images de la quiétude des musées prises par Godon ressemblent terriblement au paysage rangé qui est celui de l'accrochage de *Déclics*. Visiblement, la fête est allée ailleurs voir si elle y était. En définitive, on se rend compte que peu de chose ont changé depuis ces années révolutionnaires. L'accrochage de l'exposition est réalisé avec soin et parcimonie, ce que précisément le film conteste. La volonté de reproduire l'esprit d'une époque à ses contraintes, certes, mais la ligne impeccable de la présentation — comme si la norme en ce domaine n'avait pas été plusieurs fois malmenée, même au MACM — jure avec le propos, si l'on tient compte des efforts des artistes de *Déclics* pour briser les conventions. Faut-il en imputer la faute à l'utopie généralement associée à ces années-là? On peut se poser sérieusement la question.

Sur le sol, comme jetés là et oubliés, des vestiges du happening de 1972 attendent d'être réanimés. Mais la consigne est claire: une fois que ces choses ont changé de statut et accédé au rang d'objets muséologiques, on n'y touche plus... à moins d'être accompagné par un guide du musée. Cette aberration est reproduite sur la sculpture pourtant robuste d'Ulysse Comtois. La structure métallique modulaire de l'artiste récemment disparu invitait jadis le

public à la modifier sans fin. Aujourd'hui, l'aluminium brossé ne bougera que lors des visites de groupes. Même les Cozics, à Québec, où l'un des enjeux majeurs de l'art était précisément de faire participer le public au processus créatif, malgré les matériaux lavables dont ils sont faits, ne peuvent être manipulés que sous une observation attentive. Dommage.

L'exposition soulève le problème de la rencontre plus ou moins heureuse entre le projet social de vouloir atteindre un public élargi et la situation en retrait du musée, ici incarnée dans sa mission de préservation des œuvres.

La contre-culture

Dans l'exposition, il faut saluer la présence importante et incontournable d'une certaine photographie documentaire à commentaire social — les œuvres des Szilasi, Campeau, Max, St-Jean, Guimond, Gutsche, Gaudard, etc. Le Musée a défendu avec brio ces dernières années une pratique de la photographie axée davantage sur des esthétiques contemporaines. Il y a cette fois d'un coup de barre appréciable.

Par ailleurs, rien n'est dit sur la contre-culture dans l'exposition, qui a pourtant fait l'objet d'une rencontre internationale à la Bibliothèque Nationale, en 1975. Bien qu'il faille admettre que la contre-culture a donné lieu, en règle générale, à une production artistique davantage graphique que picturale ou sculpturale, l'exposition *Déclics*, si elle en avait présenté les résultats, aurait pu se démarquer des travaux des historiens de l'art. Une des rares mentions de la contre-culture, dans la publication accompagnant l'exposition, associe de manière complètement aberrante le groupe Beau Dommage à ce mouvement. Il s'agit d'un détail, mais on ne pouvait rater davantage le coche.

Art et politique

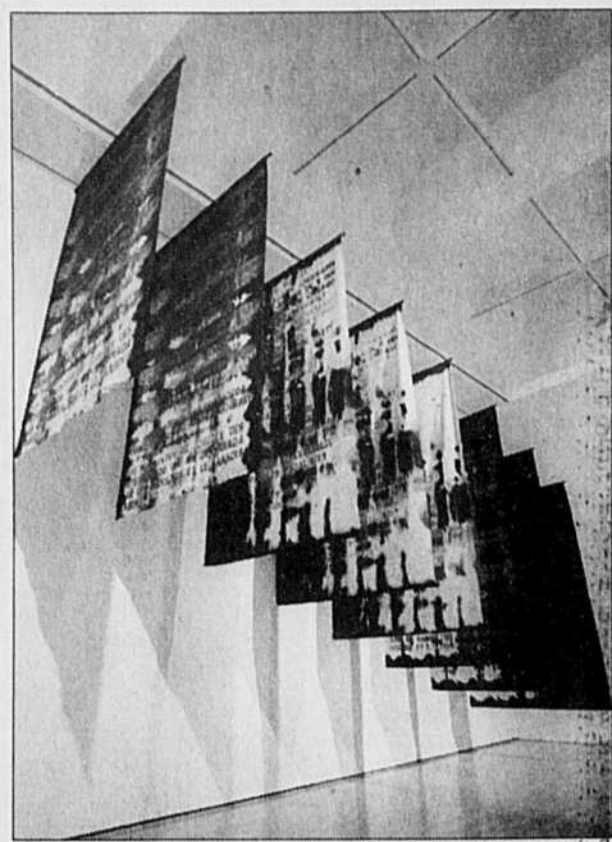
Plusieurs œuvres sont considérablement banalisées par la présentation. Les banderoles au contenu ouvertement politique de Marcel Saint-Pierre, conçues pour être diffusées dans la rue, sont accrochées dans un espace qui ne leur convient pas du tout. Présentées de biais, alors qu'elles auraient dû à tout le moins être éclairées de face, sans qu'on puisse réellement goûter la force de leur présence, ces toiles pamphlétaires ne pouvaient être plus mal accrochées, comme s'il ne s'agissait que d'œuvres strictement formelles. Le hall du musée aurait été un lieu d'accrochage plus approprié, s'agissant de leurs dimensions et de leur fonction sociale. Il en va de même pour la présentation de l'œuvre de Melvin Charney lors de *Corrid'Art*, à l'occasion des Jeux olympiques de 1976, bel exemple de censure de la part de l'administration Drapeau. Tout se passe comme si les organisateurs de l'exposition tenaient pour acquis que chacun se souvient de l'affaire.

La dernière salle est hélas une caricature. Encore là, le travail des femmes est banalisé. Les gars, avec Lemoyne et sa figure de gardien de but, et Ayot, avec ses bâtons de hockey, s'opposent aux filles, et parmi celles-ci, à Suzy Lake et à Sorel Cohen, qui critiquent le rôle des femmes et leur image dans la société. La présence d'une seule œuvre de Raymonde April, jouant sur les registres de l'intime par la photographie, n'explique pas en quoi cette artiste a pu être importante dans ces années-là, alors que sa carrière ne prend vraiment son envol que dans la décennie suivante. De même, la présence de Betty Goodwin (qui fait double emploi puisqu'elle est aussi dans les salles permanentes, avec une œuvre similaire), avec sa bache majestueuse, demanderait à être contextualisée quelque peu. Pire encore est le traitement réservé

au happening longue durée du féministe Groupe Mauve en 1972, ainsi vu tout au plus comme un gag — une seule photographie à l'appui —, alors qu'il y aurait eu lieu de fouiller cette manifestation oubliée.

Il faut rappeler que l'envers de cet état de faits se trouve en ce moment au Musée des beaux-arts de Montréal, avec l'exposition *Cosmos*, une belle initiative pour ce qui est de défendre des points de vue nouveaux, tout en proposant une exposition captivante. Mais de nos jours, on aborde les expositions de façon à présenter ce que l'on connaît déjà, plutôt que de réellement chercher à défendre de nouvelles manières de voir les choses, ou à dégager de nouvelles perspectives. Le cas est flagrant ici, sauf à Québec, où *Déclics* se fait plus précise sur les rôles joués par les artistes dans la société. Cette section était sous la responsabilité, précisément, de Francine Couture.

En bref, plutôt que d'allonger un intervalle (les années 60 et 70) jusqu'à lui donner des dimensions impossibles à embrasser décentement dans un espace aussi limité, plutôt que de présen-

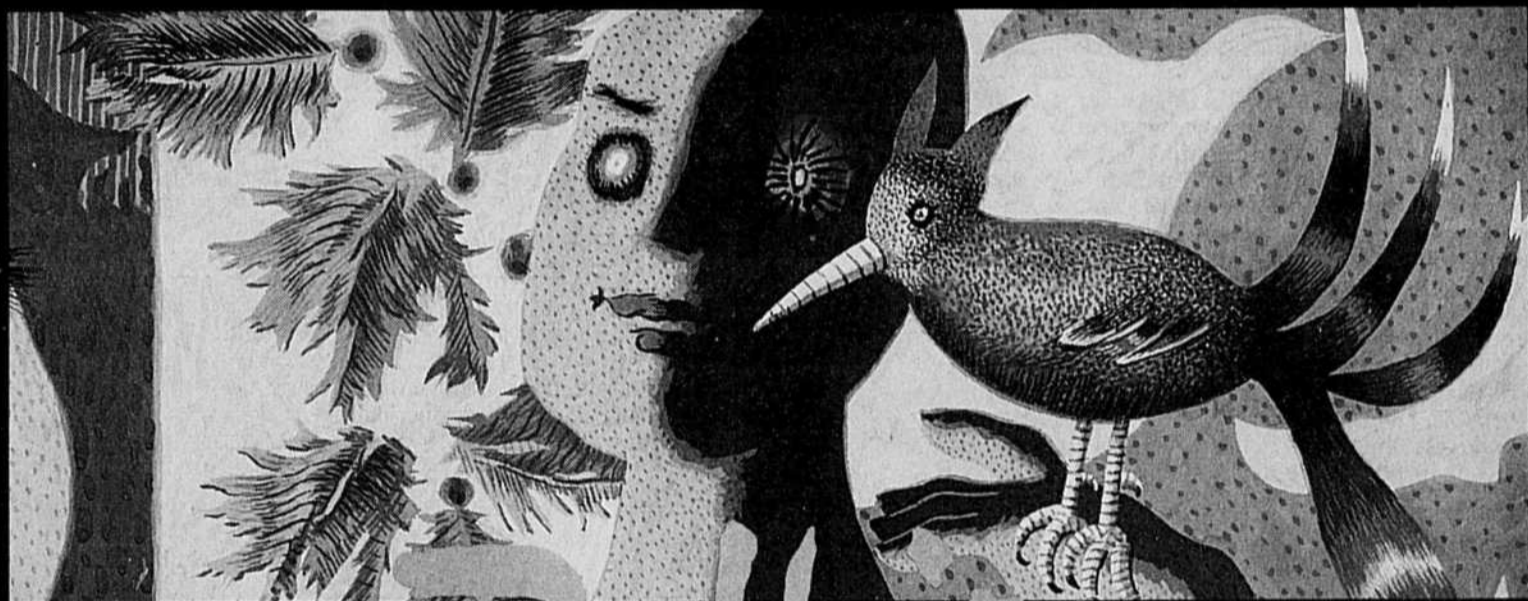


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'exposition *Déclics* s'intéresse à une période foisonnante de l'histoire des arts dans la province.

ter de manière aussi désincarnée des œuvres qui ainsi tombent à plat, il y a tout lieu de s'interroger s'il n'eût pas été préférable, au MACM du moins, de resserrer le corpus des œuvres, afin de mieux faire comprendre certains enjeux de l'époque et les mieux définir. C'est ce que fait le volet à Québec, malgré de criants problèmes d'espace. Au MACM, on s'y perd un peu. A voir, malgré tout, pour ce qu'aurait pu être l'exposition qui tire son nom d'un événement culturel contestataire de 1968, une fête.

LA RÉALITÉ A TOUJOURS BESOIN DE L'IMAGINAIRE



Dallaire

3 juin 29 août 1999

Plongez dans l'imaginaire, le rêve et la fantaisie de l'univers du peintre Jean Dallaire (1916 - 1965).

Laissez-vous envoûter par les œuvres parfois surréalistes, souvent poétiques, de ce grand artiste québécois.



Patrimoine canadien



Casino de Charlevoix

Communautaire présentateur



Radio-Canada Television

LES BEAUX DIMANCHES AU FORT-LENNOX

PRÉSENTÉS PAR:

LE DEVOIR

LE CANADA FRANÇAIS

Caméléon COMMUNICATION



104.1 FM



DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE

CE DIMANCHE 8 AOÛT

LES BEAUX DIMANCHES AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT:

La Compagnie Franche de la Marine.
Vous serez impressionnés par les manœuvres militaires des soldats français.

RENSEIGNEMENTS :
LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX
SAINT-PAUL-DU-LIL-LES-AUX-NOIX
(450) 291-5700

Antenne 15
Sud 21
Rouge 273

Parcs Canada

Canada



Richelieu

Paul Claude Boudé AVOCAT

Edgar Degas, Edgar Degas par lui-même, 1887. Eau-forte et pointe-écho, impression monotypée, 3^e état. Collection Josefowitz.Camille Pissarro, La Mesure, 1879. Aquarelle, eau-forte, vernis mou et émail, imprimé en couleurs, 8^e état. Collection Josefowitz.

DEGAS ET PISSARRO

Alchimie d'une rencontre

Cette exposition conçue par le Cabinet cantonal des estampes de Vevey (Suisse) compte 87 eaux-fortes, lithographies et monotypes réalisés par deux des plus grands graveurs impressionnistes, Edgar Degas et Camille Pissarro.

Heures d'ouverture: Tous les jours de 10 h à 17 h 45; le mercredi de 10 h à 21 h 45.

Droits d'entrée: Adultes: 7 \$; Aînés (65 ans et plus): 6 \$; Étudiants: 2,75 \$; Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$; Moins de 12 ans et Amis du Musée du Québec: entrée gratuite.

Renseignements: (418) 643-2150 www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

17 juin 22 août 1999

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

HÔTEL
LOEWS LE CONCORDE
QUÉBEC

• CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
• PETIT DÉJEUNER BUFFET
• BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 99 \$ par personne, par nuit,
en occupation double.
Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Une rétrospective de 50 ans de design italien illustre comment le design a permis à l'Italie de se hisser parmi les plus grands pays industrialisés.

En filigrane, *Gusto* espère aussi inciter le Canada à embrasser le design pour relever les défis du XXI^e siècle.

FORME

Le bon goût italien



Toronto — L'exposition *Gusto* jette un regard en arrière sur le design italien depuis l'après-guerre. À l'affiche du Design Exchange (DX) depuis le début de l'été, cette rétrospective décline près de 50 ans de conception italienne en trois volets: les lauréats d'un concours de design industriel de produits de consommation, le styliste automobile Pininfarina et la styliste de mode Mariuccia Mandelli, fondatrice de Krizia.

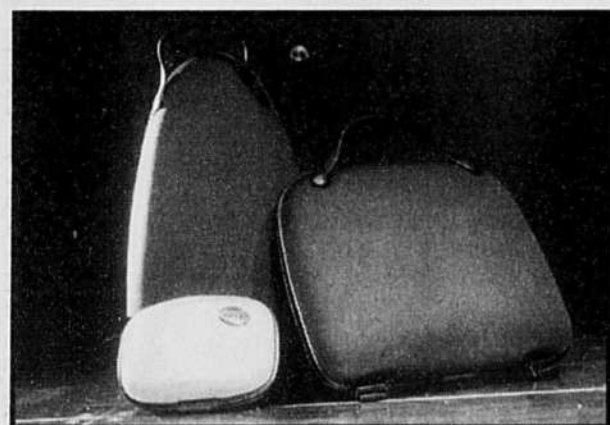


Un étage pour chacun des volets

Au rez-de-chaussée, *Designo* (jusqu'au 7 novembre) survole les lauréats du concours de design industriel «Compasso d'Oro» (Le compas d'or), depuis sa création en 1954. Certains produits primés en 1998 sont exposés et ceux des années précédentes sont reproduits sur les murs et dans les pages de minis-catalogues.

Luigi Ferrera, vice-président à la programmation du DX, tire deux enseignements de cette première partie de *Gusto* (le goût, en italien). Historiquement, le concours de design a joué un grand rôle pour stimuler la créativité des designers et braquer les projecteurs sur les meilleurs d'entre eux. De nos jours, la tendance à la sobriété traduit des préoccupations écologiques.

«Cela illustre comment un concours peut renforcer l'identité en attirant constamment l'attention vers l'excellence, et cela met également les gens en concurrence», explique Luigi Ferrera. Les efforts de l'Associazione per le Designo Industriale qui a lancé ce concours auront, semble-t-il, porté leurs fruits. L'Italie de l'après-guerre, dévastée et en proie à une forte émigration, a fini par se hisser parmi le Groupe des sept pays les plus industrialisés.



Design durable pour l'avenir

Mais si ce regard en arrière ouvre les yeux sur l'importance considérable d'un concours pour promouvoir le design, c'est peut-être la vision de l'avenir des designers d'aujourd'hui qu'il faut retenir. «De nos jours, nous assistons à une dématérialisation», résume Luigi Ferrera. «Les principales caractéristiques de ces produits», ajoute-t-il devant le parterre d'une vingtaine de produits exposés, «seraient leur légèreté, leur attention à la durabilité écologique [«sustainability»] et leur souci de pousser la technologie.» Une chaise en bois très classique, par exemple, surprend par sa légèreté et peut être soulevée avec deux doigts seulement. «La structure interne est un quadrillage vide avec un plaquage en bois», explique Luigi Ferrera. Il vante ensuite les mérites d'une cuisinière. «Le four affiche une très forte efficacité énergétique, le fini en verre coloré [dont le ton] peut être choisi lors de la commande, et c'est de la personnalisation de masse», lance-t-il.

Côté design urbain, il faut souligner un lampadaire très futuriste par ses formes et sa fonction, car il allie douceur visuelle de l'éclairage indirect et faible consommation énergétique. Une applique orientable montée sur un poteau est braquée vers le haut sur une grande surface ovoïde et incurvée, elle aussi orientable, qui reflète la lumière vers le bas.



Le petit Farina devenu grand

Au second étage du DX, changement de décor. Lumière tamisée, hauts plafonds et automobiles de luxe pour *Machina* (jusqu'au 31 août). La salle du plancher de l'ancienne Bourse de Toronto est transformée en salon de l'automobile miniature consacré au célèbre styliste italien Pininfarina.

Trois voitures de collection et quatre maquettes sont exposées au centre. Sur tout le pourtour, une cinquantaine de croquis de prototypes et de voitures de série rappellent que, si Pininfarina est le designer exclusif de Ferrari, le styliste italien a aussi dessiné des modèles pour la plupart des constructeurs mondiaux, de Rolls Royce à Bentley, en passant bien sûr par Maserati, Lancia, Alfa Romeo, mais aussi par Cadillac, Chevrolet, Honda, Peugeot et Renault.

D'où vient le succès de Pininfarina? Pour Luigi Ferrera, cela réside tout d'abord dans l'instinct inné pour la ligne de Battista Farina, le fondateur de l'entreprise familiale créée en 1930. D'où le nom de la marque d'ailleurs. «Pinin» signifie «petit» en italien. Et Battista, le petit dernier d'une famille nombreuse, était surnommé le *pinin Farina*.

L'emplacement stratégique de Pininfarina à Turin, au cœur de la région industrielle italienne, a aussi joué un rôle déterminant. «Cela leur permettait de construire les prototypes des modèles qu'ils avaient dessinés», rappelle Luigi Ferrera, insistant sur cette étape déterminante du processus de la conception, et fort coûteuse dans le cas de l'industrie automobile.

Luigi Ferrera attire au passage l'attention sur l'une des maquettes exposées, la Ferrari Cisitalia 202 de 1947. Elle marque, dit-il, une évolution importante dans le design automobile. «La première voiture à ne pas être conçue comme une charrette [à cheval] avec un moteur, mais selon les lois de l'aérodynamique et dépourvue de tous les éléments extérieurs inutiles.»



Les miroirs de la mode

Enfin, au troisième étage, encore un autre univers. Celui des miroirs et des vitrines qui réfléchissent des robes suspendues dans les airs. *Moda* (jusqu'au 31 octobre) évoque l'essor de la mode italienne. Ce volet retrace le parcours d'une styliste, Mariuccia Mandelli, depuis la fondation de sa maison de couture Krizia, en 1954, jusqu'à nos jours. «Parmi les pionniers de la mode minimaliste, elle a présenté des collections qui étaient simples, propres et extrêmement raffinées à une époque où la mode n'avait pas encore embrassé cette esthétique», résume le DX.

Luigi Ferrera rappelle ici le déclin de la mode italienne avec la naissance du prêt-à-porter en France, depuis l'apogée à la Renaissance de Florence autour des fabriques de laines. Le déménagement depuis Florence à Milan a permis de faire la cassure avec la lourdeur du passé et de repartir à zéro, continue Luigi Ferrera. «En 20 ans, ils ont bâti une industrie en se concentrant sur le talent et en construisant une infrastructure.»

De la chaussure à la mode, en passant par les produits de consommation, dont l'automobile, l'exposition *Gusto* réussit ainsi à illustrer comment en 50 ans, l'Italie a su effectivement associer à «Fabriqué en Italie/Made in Italy» une image de qualité et de bon goût, de «buon gusto».

Gusto — Entrée: 15 \$ — Tél.: [416] 216-2160.
Internet: www.designexchange.org/gusto.html.

Inspirer le Canada

L'objectif avoué de l'exposition *Gusto* réside dans le sous-titre de l'exposition, «L'Italie inspire le Canada» ou comment l'Italie, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, a su miser sur le design et se tailler une image fort respectable et respectée sur la scène internationale. «La créativité et l'ingéniosité et le «buon gusto» des designers italiens ont propulsé un pays pauvre en matières premières sur la scène mondiale», explique le panneau d'introduction à l'ensemble de l'exposition.

C'est là un objectif de promotion du design, rappelons-le, qui s'inscrit dans la vision du Design Exchange (DX), soit de «renforcer l'identité culturelle... d'injecter de la richesse au sein de l'économie en encourageant la demande pour du design durable canadien». Bref, il s'agit de sensibiliser les entreprises et le grand public au design, un design qui respecte l'équilibre écologique.

En y réfléchissant à deux fois, cette exposition tombe à pic. D'une part, le monde contemporain est secoué par les premiers soubresauts de la transition de l'ère industrielle (déclenchée par la machine à vapeur puis le moteur à explosion) vers l'ère de l'information (déclenchée par l'informatique, l'ordinateur et la numérisation révolutionnant le traitement et la transmission de l'information n'importe où sur la planète). Sans mentionner que cette planète (et ses habitants) croule sous les déchets produits par le système industriel. Alors que le monde industriel se fonde sur l'exploitation des matières premières, celui de l'information se basera sur la matière grise, incarnée par le design. D'autre part, l'économie canadienne demeure largement fondée sur les matières premières. D'où l'importance du design pour l'économie canadienne, et de l'exemple italien. «Après la Seconde Guerre mondiale, l'Italie a employé le design, soit des ressources intellectuelles, pour parvenir au rang du Groupe des Sept. [...] Au Canada, nous exploitons les ressources naturelles», confirme Luigi Ferrera.

La crise du design

Le vice-président du DX, architecte de formation devenu ambassadeur du design et fervent partisan de la notion de développement durable, évoque toutefois le flottement qui règne à l'heure actuelle dans le secteur du design. «Le design est en crise à l'heure actuelle», lâche-t-il, et il rappelle, dans la foulée, le contexte historique. «Nous sommes en phase de réévaluation après les modernistes et les post-modernistes. [...] Si vous affichez la technologie, vous étiez moderne. Si vous affichez l'histoire, vous étiez postmoderne. À présent il faut faire la synthèse de l'expérience. Mais la technologie n'est pas suffisante. Il faut quelque chose de plus. Et devant des défis comme le [développement] durable, que faire? C'est là qu'intervient le design, qui ramène aux valeurs des gens.»

Luigi Ferrera rappelle aussi le contexte mondial. «Nous sommes en période de flux. Mais il y a un manque d'unité. Par exemple, devant les multi-nationales, il n'existe aucun gouvernement multinational pour voir à rééquilibrer [les choses] selon les besoins des êtres humains.»

Ce flottement chez les designers provient aussi des avancées technologiques qu'il faut apprivoiser, notamment avec l'informatique, ajoute Luigi Ferrera. «Nous traversons une époque où les outils changent avec l'ordinateur. Il aura fallu 40 ans pour arrêter de faire des automobiles qui ressemblent à des charrettes», dit-il, en évoquant la Ferrari de 1947 (lire ci-contre) alors que les premières voitures dataient des années 1900. «Qu'est-ce que l'on va faire à présent? demande-t-il. Le défi du [développement] durable est énorme.»

Ch. -A. R.

REGARD OBLIQUE

Le Centre pour le design durable (Centre for Sustainable Design — CFSD) organisait les 12 et 13 juillet derniers à Bruxelles la 4^e conférence internationale «Vers le design de produits durables». Le CFSD, du Département de design du Surrey Institute of Art & Design en Angleterre, aborde la gestion de l'éco-design, le design de produits durables, la communication écologique, la formation, et publie le *Journal of Sustainable Product Design*. (Internet: www.cfsd.org.uk)

B U O N G U S T O

PHOTOS: DESIGN EXCHANGE

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDM

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM
Du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h.
Du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h.